

Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

APRÈS LA GLOIRE LE TRAVAIL

**Ils ont donné leur sang
Il leur sera permis de gagner
leur pain**

Le 9 décembre dernier, le *Matin* adressait à ses lecteurs un appel, en tête duquel ces lignes étaient écrites :

**Après la gloire, le travail !
Nos soldats réformés pour blessures
pourront gagner leur vie.**

Le *Matin* a institué pour eux un bureau spécial de placement gratuit.

Nous signalons que pour beaucoup de nos vaillants soldats, la série des épreuves n'est pas close après que le conseil de réforme les a rendus à la vie civile.

Nous jetons un rayon de lumière sur la foule des laborieux qui n'ont que leurs bras pour vivre, et auxquels une famille, elle-même dans la gêne, ne peut apporter qu'une aide momentanée.

Nous disions que c'est une obligation de conscience de chercher pour ces frères qui ont si bien mérité de nous, les emplois qu'ils peuvent encore remplir.

Nous notions que cette rentrée dans nos rangs d'une armée de travailleurs qui ne sont plus rappelés sous les drapeaux coïncide heureusement avec la reprise des affaires.

Nous nous souvenions avec une juste fierté de l'extraordinaire succès de ce placement gratuit des soldats libérés que nous avons institué avant la guerre et qui, en l'espace de trois ans, nous a donné la joie de pourvoir d'un gagne-pain des milliers de soldats, de gradés, voire de chefs.

Nous demandions à la nation tout entière de nous aider à élargir aujourd'hui cet effort, à mettre en rapport cette offre et cette demande. Nous étions sûrs que notre appel irait jusqu'à son cœur.

La France nous a répondu.

Dans toutes les ambulances, dans tous les hôpitaux, nos chers convalescents ont lu les paroles de promesse que le *Matin* leur apportait. Elles ont hâté leur guérison. Chaque jour, notre courrier se grossit de ces témoignages d'affection et de gratitude dont la noble simplicité émeut. De l'autre bord, du côté de ceux qui ont des emplois à offrir, l'élan est le même, spontané, fraternel. Le dialogue s'engage, entre le Français qui ont souffert pour la collectivité et celle collectivité qui leur est reconnaissante.

A la joie d'accomplir un devoir français, s'ajoute la légitime satisfaction que manifeste le monde du travail : à la veille de la reprise des affaires, le service armé lui renvoie d'indispensables collaborateurs.

Dans ces conditions heureuses, nous avons pu déjà procurer à de nombreux soldats, réformés après blessures, les situations qu'il leur fallait en état de remplir.

La bonne nouvelle s'en répand. On en parle d'un lit à l'autre, dans ces promenades que les convalescents font à travers la cour de l'hôpital, dans ces modestes intérieurs où, au milieu des vains familiaux s'achèvent les guérisons.

Les soldats libérés nous demandent de les aider à trouver des emplois de comptables, de gardiens de magasin, d'employés de bureau, de garçons de recette, de représentants de commerce, de livreurs, de mécaniciens-forgeons, de menuisiers d'art, de monteuses-ajusteurs dans l'industrie du bronze, de secrétaires-traducteurs, de surveillants de travaux d'architecture, de maçonnerie, etc.

De son côté, le monde du travail nous

indique ses besoins immédiats et il nous fait connaître ses offres.

Il tient à la disposition de nos libérés, des emplois de préparateurs en pharmacie, de cordonniers, d'ouvriers bonnetiers, d'étalagistes, de vendeurs, de vanniers, de commis d'entrepôts de vins, etc., etc.

Le courant se forme. Il va croître avec le succès d'un effort qui donne satisfaction à tous les sentiments et à tous les besoins de l'heure présente.

C'est une tradition qu'en ces jours de fin d'année des félicitations s'échangent. Le *Matin* veut dire à ses lecteurs, à ses amis, sa profonde gratitude pour l'élan avec lequel ils lui répondent et vont continuer à lui répondre. Cette union parfaite dans les pensées et dans les cœurs, dans les demandes et dans les offres, est une cause de juste fierté pour ceux qui se sentent si bien d'accord sur tout ce que nous devons à la France et à ceux qui luttent pour elle.

LE MATIN.

UNE AUREORE

Ce fut une aurore sanglante, mais une aurore quand même.

Plus tard, lorsqu'on étudiera l'époque où nous vivons pour en écrire l'histoire, il y a une date qui frappera les yeux des hommes par-dessus toutes les autres. Il semblera que le monde, à un certain moment de cette année qui s'achève, a été illuminé d'une vérité nouvelle et refondu pour l'avenir. Semblable à ces journées illustres d'il y a cent vingt-cinq ans, où la liberté des citoyens a refleurie, arrosée par le sang des échafauds, le 12 septembre 1914 a vu l'indépendance et l'honneur des nations sauvés, grâce à la rosée sanglante des champs de bataille de la Marne.

Les peuples comprendront plus tard que c'est à cette victoire qu'ils doivent d'être libres. C'est par elle qu'ils ont échappé à l'hégémonie menaçante de la force brutale. Une fois de plus, la France, qui s'était dévouée si souvent pour montrer le chemin de la civilisation, a trouvé dans son abnégation et dans sa vaillance les moyens de salut de toute une génération.

« Des temps nouveaux se lèvent », s'écrient de toutes parts les observateurs étrangers, surpris de voir soudain vaciller le colosse dont l'ombre seule était pour tous un sujet d'épouvante. Et c'est un grand penseur italien, accoutumé à remuer la poussière antique de l'empire romain dans la Ville éternelle, qui ajoute :

— Il y a trois mois maintenant que le monde a cessé d'avoir peur de l'Allemagne.

Oui ! On a compris que le tyran n'était pas invincible le jour où l'offre a fait front contre lui. Quand on a vu le flot de l'invasion commencer son reflux, reculer, reculer encore, on a senti qu'une véritable révolution mondiale s'accomplissait.

Elle n'a cessé depuis lors de se dérouler sous nos yeux, suivant un rythme régulier et fatal.

Le vaincu de la Marne a beau enfoncer dans la terre de France, pour s'y accrocher, tous ses ongles et toutes ses piques, l'armée ardente et tenace des soldats de l'idée le repousse pas à pas et lui reprend mot à mot toute cette glorieuse ravagée.

Courage, petit héros anonyme, que de bons chefs conduisent au triomphe à travers tant de peines ! Courage, vous aussi, sublimes défenseurs de toutes les patries dignes d'être aimées ! Continuez à combattre, pour la libération finale du genre humain, cette horde appliquée au meurtre, à l'incendie et au pillage, qui avait trouvé moyen de déshonorer la gloire militaire et de ravalier ses capitaines au rang des pires bandits !

Le kaiser voulait tyranniser le monde : il a fait contre son pays l'union de tous les peuples.

L'aurore s'est levée : vienne l'année nouvelle, le grand soleil va luire.

Communiqués officiels du 23 décembre (143^e JOUR DE GUERRE)

45 heures.

En Belgique, nous avons hier légèrement progressé entre la mer et la route de Nieuport à Westende ainsi que dans la région Steenstraete-Bixchoote où nous avons enlevé un bois, des maisons et une redoute.

A l'est de Béthune, nous avons repris, en collaboration avec l'armée britannique, le village de Givenchy-lès-La Bassée qui avait été perdu.

Dans la région d'Arras, un épais brouillard a ralenti l'activité de l'ennemi et la nôtre.

A l'est d'Amiens, sur l'Aisne et en Champagne, combats d'artillerie.

Dans la région de Perthes-les-Buruis, nous avons enlevé, après une vive canonnade et deux assauts, le dernier tronçon de la ligne partiellement conquise le 21 ; gain moyen 800 mètres. Dans la dernière tranchée prise, nous avons capturé une section de mitrailleuses (personnel et matériel). Une violente contre-attaque a été repoussée.

Nous avons également progressé au nord-est de Beauséjour, où l'ennemi a de nouveau contre-attaqué sans succès.

Sensible avance de nos troupes dans le bois de la Gruerie, sur un front de tranchées de 400 mètres et une profondeur allant jusqu'à 250 mètres.

Nous avons fait sauter à la mine deux lignes allemandes et occupé les excavations.

Les combats se poursuivent autour de Boureuilles ; les résultats assez sérieux acquis hier matin paraissent n'avoir pu être entièrement maintenus.

Aucun incident des Hauts-de-Meuse à la Haute-Alsace.

Russie. — En Prusse orientale, les Allemands ont été repoussés sur la ligne Neidenburg-Soldau-Lautenberg.

En Pologne, les Allemands ont pu prendre pied sur la Bzoura inférieure, au nord de Sochaczew. Plus au sud, ils ont atteint la rivière Rawa à Bolimow et ont dépassé Skierniewice vers l'est.

Des forces austro-allemandes descendent en Pologne sur un front qui va du sud-est de Piotrkow à l'ouest de la Nidda. En Galicie, elles ont atteint la Dunajec et occupent la ligne Grybów-Smigrod-Sanok.

La tentative de sortie de la garnison de Przemyśl a complètement échoué.

23 heures.

Les progrès réalisés par nos attaques entre la Meuse et l'Argonne ont été presque entièrement maintenus. Aux dernières nouvelles, notre front dans cette région atteignait les réseaux de fils de fer de l'ennemi au saillant sud-ouest du bois de Forges (est de Cuisy) et bordait le chemin au bois de Boureuilles.

Aucun autre incident notable à signaler.

CE QUI S'EST PASSÉ SUR LE FRONT (d'après les communiqués)



LA GUERRE EN POLOGNE

Les Russes ne se retirent que là où ils le jugent utile

« Ceux qui ont vu les Russes à l'œuvre ne peuvent avoir de doutes sur l'issue de la guerre. »

LONDRES, 23 décembre. — Du correspondant particulier du *Matin*. — L'envoyé spécial du *Daily Chronicle* à Petrograd télégraphie :

« Je reviens de Varsovie et des territoires que les Allemands occupent en ce moment et j'ai traversé la contrée où se livreront les prochains combats. »

« Les plaines grises de la Pologne, avec leurs forêts boisées, fourmillent d'une population entassée. Tout est subordonné aux nécessités de l'armée russe. Depuis Skierniewice, la route m'a conduit à travers Rawa, Nowemiasz et Grojec, où les Allemands, dans leur retraite d'octobre, ont détruit les chaumières. Mais depuis, les ingénieurs russes ont fait des miracles. »

« Les combats sur la Bzoura. »

LONDRES, 23 décembre. — Du correspondant particulier du *Matin*. — Le correspondant du *Times* à Petrograd télégraphie à la date du 22 :

« De bonnes nouvelles ont été reçues aujourd'hui du quartier général russe. Après avoir laissé les Allemands traverser la Bzoura, les Russes, qui occupent sur la rive droite des positions extrêmement fortes, les ont rejetés dans la rivière et en ont fait un grand carnage. »

« Dans la vallée de la Pilzta, entre Rawa et Opoczno, a eu lieu un engagement des plus violents qui s'est terminé par un succès pour les Russes. »

« En Galicie, les opérations des Russes ont eu le même succès. L'ennemi a éprouvé un revers sérieux à Lodow, près de Tarnow, dans la région de la Dunajec. »

« La confiance dans la victoire du grand-duc Nicolas. »

LONDRES, 23 décembre. — Du correspondant particulier du *Matin*. — L'envoyé spécial du *Daily Mail* à Petrograd dit que le procureur du Saint-Synode, chef de l'Eglise russe, a reçu hier du grand-duc Nicolas un télégramme dans lequel le généralissime exprime sa conviction ferme que « ses braves troupes briseront bientôt la force de l'ennemi ». »

« Fours détruits à Essen par des aviateurs alliés. »

Les journaux suisses publient la dépêche suivante d'Amsterdam :

« Tout récemment les établissements d'Essen avaient fait construire par un ingénieur danois des grands fours à fusion rapide (c'est là qu'on avait été fondus les derniers canons transportés sur la côte de Belgique. »

« On apprend que ces fours ont été détruits ces jours derniers par des avions. »

LE "MATIN" EN BELGIQUE Trois nuits et deux jours de bataille UNE REINE QUI PASSE

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »]
Furnes, 20 décembre.

La tour des Templiers et celle en loques de l'église — du cadavre de l'église — prient sur Nieuport. Marcher la nuit, après dix heures, entre l'une et l'autre, c'est s'appareiller comme un fantôme. Nous avons été ce fantôme.

Si à Lombaertzyde et à Saint-Georges des Allemands ont dormi, c'est du dernier sommeil. En arrière de la ville, les batteries franco-belges à tour de bras battaient les deux villages. Bras infatigables ! Ça tombait avec une régularité d'horloge. L'ennemi qui voulait mourir n'avait qu'à choisir sa minute. Il y en avait pour tout le monde. Qui veut de la mort ? Qui veut de la mort ?

Nous marchions le moins possible. Nous étions dans l'une de ces heures où l'on préfère ne pas entendre son pas. Puis ce n'est pas la ville qui nous intéressait. Nous l'avions vue. Nous étions venus respirer la guerre à l'angle même d'une fourche de bataille : de Nieuport partent deux routes, et à quatre kilomètres de chacune on trouve Saint-Georges et Lombaertzyde.

Depuis quarante-huit heures, l'offensive est reprise. Les alliés la mènent dure. L'après-midi, entre Nieuportville et Nieuport-bains, dans ce couloir désertique, les dunes ont vu rouler leurs chars. Les bataillons français et belges ont piqué dans l'ennemi. Ils se sont assurés de l'entrée de Lombaertzyde, de l'entrée seulement. Les bataillons attendent là. Cette nuit, on leur prépare la besogne. Cette nuit, le fer est pour rien.

C'est sans arrêt, c'est régulier, c'est positif. On ne leur envoie pas des obus par intermittence. Pour les amuser, on leur verse froidement le massacre, et chaque coup hurle en tombant : Mourez, mourez, mourez.

Ils occupent encore un bout de Lombaertzyde et tout Saint-Georges. Beaucoup devaient dormir. Ça leur vient sans avertissement. Il est onze heures de la nuit. Ils sont écrasés sous les maisons ou écrasés dans la rue. S'ils tâtonnent, ils ne trouvent plus le camarade, ils le sentent sous le pied, ayant roulé. La fonte ne dit pas qu'elle éclate. S'ils restent là s'ils fuient, c'est le même sort. Ils fuient parce que c'est le mouvement d'instinct. C'est le même sort. Saint-Georges ! Lombaertzyde ! Il est plus de minuit. La chair doit traîner dans la boue, la cervelle coller au casque. Il est une heure. Les obus passent froidement : Mourez, mourez.

Quand vers trois heures après minuit le feu cessa, l'effort, effet du silence, recouvrit Nieuport. Des ruines, une sentinelle, des ruines. Ces poutres, ces poutres, ces toitures qui n'ont que leurs lattes prennent dans l'ombre des positions provocantes. En traversant un bois, la nuit, les arbres semblent des voleurs embusqués. Ces moignons de maisons sont autant de spectres gesticulant. Se donnant la main tout le long des rues, ils font une sarabande ahurissante en plein échevellement. Qu'est-ce qui vous guette ? Ce n'est pas un homme, c'est un mur en équilibre. La proximité du sang qui vient de gicler, le fracas apaisé dans l'air, mis persistant dans l'oreille, l'appréhension du bruit de son pas, la nuit, ah ! que le cœur désirerait de la chaleur !

Ce matin, le lendemain, la mer est opale et dans le fond gansée de bleu. Sur la ganse dix-sept navires sont posés. Nous sommes à Oost-Dunkerque.

Cette nuit, le feu actif s'arrête vers trois heures. Jusqu'au jour, quelques coups leur rappellent qu'on était toujours là ; au jour, le feu actif reprend. C'étaient les dons de la terre. A neuf heures, la mer commença de distribuer les siens. Les dix-sept navires s'en chargèrent. Ils étaient tous alignés. Deux neufs, un gros, trois petits, un gros, deux petits, un gros et des petits. Ils crachaient presque ensemble et de l'un à l'autre les vagues ne couraient pas assez vite pour en saisir tous les éclats. Les yeux cillaient. On enfermait l'ennemi dans un angle de feu. L'angle dura jusqu'à onze heures et se reforma l'après-midi. A onze heures, treize vaisseaux passèrent la ligne d'horizon. Ils resta quatre contre-torpilleurs. Ils se mirent à glisser. Nous les suivîmes. A un moment ils pétardèrent en filant à toute fumée. Ils ne tiraient pas sur la côte. Aucun éclair. Ces coups n'étaient pas du même son que ceux que nous venions d'entendre. Ils paraissaient sortis d'une mitrailleuse sourde. Ces contre-torpilleurs se gardaient d'un sous-marin.

Cette poursuite nous conduisit à une autre plage. Sur le sable, un régiment belge était figé, tête fixe, fusil au port. Une dame passait devant. Cette dame avait sur la tête un bonnet de laine blanche : autour du son, un cache-nez blanc, et l'une de ses mains était abritée dans la poche de son manteau noir. Chaque soldat, se croyant regardé, se raidissait davantage à la seconde du passage. Aux endroits où le sable était mou, la dame faisait de gracieux efforts de pas. Ces soldats allaient partir. Ils étaient tous pareils. On ne distinguait pas ceux qui devaient mourir. Ils prenaient ce regard qui leur servait à l'heure écrite. Que la patrie avait une jolie figure ! Le vent piquait. La reine les regardait. Les jupes de Sa Majesté avaient la grâce d'être roses...

L'après-midi, à trois heures, nous prenons par Wilpen. Nous allons à Ramsappelle. Nous revoyons en route la tour

des Templiers et celle de l'église. Les obus filent toujours par-dessus Nieuport. Les pièces qui les envoient sont de toutes sortes. Les belges et les français se touchent. Il y en a d'ancien modèle qui reculent. L'artilleur se met de côté pour tirer le coup é, quand il le lâche, fait un entrecat. Après l'éclair, après le départ, cinq secondes plus tard, la bouche du canon se met à fumer, comme un homme, se gargarise encore, la cigarette retirée des lèvres. Toutes tiennent. C'est l'offensive. On ne ménage rien.

Nous sommes dans les pierres de Ramsappelle. Le bruit incessant de tant de canons recouvre la ruine. Un commandant belge demande à la sentinelle :

— Tout est calme ?
— Oui, mon commandant.
— Rien de particulier ?
— Non, mon commandant.

Tout est calme ! Il faut parler fort pour s'entendre. Les témoins d'un carnage sont sur chaque pierre de cet ancien village. Tout est calme !

Pour que tout ne soit pas calme, il faut que les shrapnells s'abattent, déchiquettent les hommes, que les hommes soient sanglants dans les chemins, sous le fer qui tombe. Mais passez une heure après, les morts enlevés, la boue ayant bu le sang, et restez près de la sentinelle. Le commandant arrivera ; il dira :

— Tout est calme ?
— Oui, mon commandant.
— Rien de particulier ?
— Non, mon commandant.

Voici la ligne de chemin de fer. Il y a d'humbles choses qui ne se doutaient pas de la gloire qui les attendait. Voyez l'Yser, c'est par endroit un petit cours d'eau que le nain d'Hégésippe Moreau aurait bu comme l'autre, d'une haleine. Cette ligne de chemin de fer est une pauvre petite ligne à voie simple ; elle n'a jamais vu passer de rapide.

C'était la modestie en personne. Elle s'en allait toute étroite de Nieuport à Dixmude. C'est sur elle que s'est bûlé l'ennemi. Il ne l'a franchi qu'un moment, à cet endroit même. Maintenant, elle est le confort des belges. L'inondation s'étale devant.

Un fauteuil, nous attend, un fauteuil, une table et des cartes à jouer. Il nous attend dans une des tranchées-abris que sur des kilomètres et des kilomètres habitent les belges. Ces tranchées sont des maisons lépreuses toutes de la hauteur d'un homme et accolées à un remblai. Elles ont de l'eau devant, elles en ont derrière, elles en ont dedans. On n'y pénètre que sur le centre. Mais lorsque l'on y est il y a un fauteuil, une table et des cartes à jouer — dans celle où l'on reçoit le visiteur. Nous avons clamonné, il n'y a pas d'eau dedans. Il semble du dehors que puisqu'il y en a devant et derrière, il doit y en avoir à l'intérieur. Il y a de la paille et de la fumée de pipe.

C'est bientôt quatre heures et demie. C'est le moment de jouer aux cartes. Depuis deux jours l'heure de rentrer chez soi, de ne plus prendre l'air par l'ouverture, c'est quatre heures et demie. A quatre heures et demie on shrapnellise.

Les Allemands ont appris de prisonniers que c'était l'heure de la relève. L'heure est changée, ça ne fait rien, ils arosent de confiance.

— C'est à qui de donner ?
— C'est à toi.

Nos amis belges sont vexés. Il est quatre heures et demie. Ils avaient dit : « Vous verrez à quatre heures et demie juste ». Il est quatre heures quarante. Ils sont honteux.

— C'est quand ça tombe dans l'eau, disent-ils, que c'est joli.

Ils veulent au moins nous en donner l'idée, puisqu'ils ne peuvent nous en offrir la vue.

A quatre heures quarante-cinq, ils sont vengés. Ça arrive.

— C'est dans l'eau, c'est dans l'eau qu'il faut voir ça.

Ils ont fait des judas dans le mur qui regarde « le lac ». Nous y collons notre œil.

— Ils n'ont pas encore éventré les vaches.

L'inondation a surpris du bétail dans les champs. Une dizaine de vaches battonnées surnagent sur le flanc.

Il fait nuit. Nous ne voyons rien. Mais ils crient :

— Vous voyez ? Vous voyez ?
Nous ne voyons rien. Nous crions tout de même :

— Je vois ! Je vois !
Ils semient si désolés que nous n'eussions rien vu !

— Eh bien, ça va durer trois quarts d'heure, trois quarts d'heure sans résultat. A quoi ça sert ?

Les trois quarts d'heure passèrent. Il n'y eut aucun résultat.

Si nous sommes resté par ici cette nuit, c'est qu'un grand spectacle silencieux devait être donné à la patrie. Sur l'eau sale des inondations, vingt barques allaient emporter à la rumeur des jeunes hommes habitués à un horizon plus pur. Ils étaient partis pour d'immenses voyages ; celui-ci, borné par la vue, serait peut-être leur plus lointain.

Onze heures du soir. Les vingt barques sont encore sur la terre. Deux cents fusiliers marins arrivent sans un bruit. Les fusiliers marins sont plus jeunes que tous les autres soldats. Ils ont porté des vingt ans le ciel sur leur col. Ça leur a fait de belles épaules. Ils ont l'aspect inébranlable. Ils sont devant la mort sans un recul : c'est qu'ils la regardent d'un regard fait à l'immensité. Ils ont sous leur bérêt le courage.

UN VILLAGE NÈGRE SUR LA GRAND'ROUTE



En bordure du talus d'une route de la Somme, un véritable village de cahutes a surgi soudain, dû à l'ingéniosité de nos cavaliers.



Rien n'y manque. Et cette meule de paille est en réalité une vaste écurie qui abrite cinquante chevaux.

du vrai fils et le don du croyant. Il est des hommes qui meurent ; les fusiliers marins se donnent.

Ils mirent les barques à l'eau. Ils ne parlaient pas. Ils montèrent dix dans chacune. L'un se plaça à la petite proue ; ses yeux allaient servir de phare. Pendant qu'ils embarquaient, aucun bruit ne les claquait. Elles partaient l'une après l'autre. La rame était doucement maniée. Le ciel était boueux comme la mare qui cette nuit leur remploit la mer. On les vit quitter la rive — la rive ! — diminuer, se fondre. Ils étaient partis l'arme bien en main. L'âme prête à quitter le corps. On ne les vit plus. Longtemps après, longtemps on entendit des coups de fusil. Une brique était-elle déjà un cerceau ? On entendait des coups de fusil...

Au matin, on rendit compte que :
1° L'expédition des fusiliers marins a réussi dans l'une de ses parties ;
2° Il n'y eut que des blessés.

L'eau devant nous, si sale pourtant, nous parut moins affreuse.

On nous permit d'aller à Oost-Hof.

Oost-Hof est une ruine de ferme en avant-poste. Il faut passer les tranchées et marcher dans l'eau jusqu'à la cheville. Si la ferme Oost-Hof était un but si convoité par nous, c'est qu'elle regarde en face les deux seules fermes que les Allemands possèdent encore de ce côté de l'Yser : Groote-Hemmel et Klein-Hemmel. Avec de l'acrobatie on parvient au grenier. Voici le spectacle. Quatre clochers de quatre villages occupés par l'ennemi : Westende, Lombardtsvde, Saint-Georges, Mannekenveer. A gauche d'Oost-Hof, l'eau : devant, une patrouille belge. La patrouille est dispersée. Elle marche en guetillant. Deux de ses hommes s'arrêtent. Ils font un moment le travail du bêcheur. Ils continuent après. Les hommes se couchent. Ils tirent cinq coups de fusil. Pas de réponse. Ils se soulèvent. On ne voit avancer que leur dos. Ils tirent encore deux coups de fusil. La veille, en trois patrouilles vingt-deux de leurs restèrent sur le champ. Ce matin on ne répond pas. Ils reviennent. Un éclair agrippe notre vue. Il sort de la ferme Klein-Hemmel un tout petit obus avec un petit son, une petite fumée éclatante, une petite mèche devant la ferme. On répond à la patrouille. Deux autres suivent. La patrouille ne va pas d'un pas sans vie. Elle rentre indifférente. Elle contourne Oost-Hof, dépasse la maison, nous la suivons.

A l'arrivée, le chef de poste interroge le caporal :
— Qu'as-tu vu ?
— Une tranchée. Nous avons tiré sept coups. On ne nous a pas répondu.
— Est-elle occupée ?
— Je ne sais pas.
— Pourquoi n'avez-vous pas avancé ?
— Parce que nous enfonçons de plus en plus dans la boue.
— Qu'ont fait les deux hommes qui ont creusé ?
— Ils en ont enterré un d'hier.
— Sais-tu son nom ?
— Non.

La patrouille rentre dans sa tranchée. Deux nouvelles torches brûlent sur la droite de l'Yser. Une pièce française vient d'allumer l'une : une pièce belge, l'autre. Ces deux fermes avaient des mitrailleuses.

Une pièce belge vient d'allumer une ferme belge. C'est ainsi. Ils arrachent leur mère du viol du soldat. Quand ils l'auront enfin à eux, elle sera morte, mais ils posséderont son cadavre pour pleurer dessus.

Cette nuit à Coyde un phare immense fouille la mer au ras des vagues, mettant sur chacune de resplendissantes écailles.

Albert Londres

Académie des inscriptions et belles-lettres

M. Salomon Reinach a annoncé que les trois fils du comte Bégon venaient de découvrir une nouvelle grotte d'âges très difficile, près d'Enlène (Ariège). Ils ont trouvé la stèle en grès gravée représentant deux hommes, l'un debout et l'autre assis, et quelques figures anthropomorphes irrégulières.

L'Académie a procédé à la nomination de son bureau pour l'année 1915, qui sera ainsi composé : président, M. Chavannes ; vice-président, M. Maury ; secrétaire perpétuel, M. Maspero.

L'Académie a ensuite renouvelée ses diverses commissions.

LA GUERRE EN CARICATURES



Quelques expressions de physionomie de Guillaume le père et de Guillaume le fils

Clôture de la session parlementaire

Après l'imposante manifestation d'avant-hier, le public était venu nombreux à cette seconde séance, où l'on devait seulement parler d'affaires. Les députés, également moins nombreux, mettaient moins d'empressement à regagner leurs bancs et s'attachaient davantage aux conversations particulières.

Dès le début, les élections de MM. de Puyneuf, Moutet, Groussau et de Castelnaud furent validées par acclamations. On se rappelle que ces deux dernières étaient contestées, mais dans un sentiment d'union, la Chambre se refusa à ouvrir les dossiers de l'enquête.

M. Clémentel, président de la commission du budget, monta ensuite à la tribune pour demander l'approbation du projet de douzièmes provisoires.

En quelques paroles éloquentes, il montra la nécessité de ce vote qui nous permettrait de soutenir la lutte formidable et de briser les dernières résistances économiques des ennemis.

— Je tiens à déclarer, dit-il, que l'examen de l'état de nos finances, que l'étude attentive de l'état de notre matériel de guerre ont laissé, chez tous les membres de votre commission, l'impression la plus reconfortante. Je puis donc vous donner l'assurance que l'effort immense, miracle d'énergie française, accompli sous le feu de l'ennemi, pour achever, en quelques mois, le renforcement de certains moyens matériels est, avec l'héroïsme et l'inlassable ténacité de nos armées, un gage certain de victoire. La victoire sera d'autant plus décisive que les nations alliées sauront réaliser un blocus effectif de l'Allemagne et de l'Autriche qui réduira considérablement, nous en avons maintenant la certitude, leur résistance armée.

C'est à l'unanimité que la commission du budget a voté les crédits additionnels, les six douzièmes provisoires et les textes législatifs qui les accompagnaient. Cette unanimité de la commission, nous sommes certains de la retrouver à la Chambre. Elle sera, pour nos ennemis qui la redoutent, pour nos alliés qui l'attendent, pour tous les peuples qui mettent leurs espérances dans la victoire de nos armées, une nouvelle preuve de la volonté de la nation de consentir tous les sacrifices nécessaires, de ne reculer devant aucun effort et de tenir jusqu'au bout.

Avant le vote de l'ensemble, deux déclarations émouvantes furent faites : l'une par M. Hubert Rouger, au nom de ses collègues socialistes du Nord ; l'autre par M. Daniel Vincent, au nom de MM. Pasqual et Defontaine, également députés du Nord, tous prisonniers, ou retenus dans les régions envahies.

— MM. Basly, Delory, Ghesquière, Ingels, Lamendin, Ragheboom, Loriaux, dit M. Rouger sont restés dans leurs circonscriptions envahies, et dans l'impossibilité d'assister à nos séances. Ils ne peuvent prendre part aux décisions. Nous sommes présents, ils se seraient joints à l'unanimité du groupe pour voter les crédits.

Et M. Daniel Vincent ajouta :

— Deux de nos collègues du Nord, représentant avec moi l'arrondissement d'Arras, MM. Pasqual et Defontaine, sont séparés de nous et ne peuvent prendre part à nos délibérations. Leurs noms ne figurent donc pas dans nos scrutins. Mais, pour l'un, momentanément en exil, comme pour l'autre, retenu à Maubeuge, sur notre terre envahie, je puis dire que de toute leur pensée et de tout leur cœur, ils s'associent à notre action commune, comme ils partagent notre invincible espérance.

On applaudit ces paroles et PAR 561 VOIX SUR 561 VOTANTS, LES DEUX PROJETS FURENT ADOPTÉS.

Avec la même unanimité, on ratifia les crédits pris depuis le commencement de la guerre touchant : les crédits engagés au budget général, le budget de l'Algérie (sur le rapport de M. de Kerguelen), les mesures d'ordre militaire. Sur la proposition du général Pédova, la Chambre ajouta à ces derniers crédits une disposition supplémentaire suspendant, pendant la durée de la guerre, les effets de la loi qui interdit aux membres du Parlement de recevoir la médaille militaire ou la Légion d'honneur au cours des sessions parlementaires.

La Chambre adopta à main levée un projet ajournant jusqu'à la cessation des hostilités la révision des listes électorales, toutes les élections politiques. A la demande de M. Réville, on y joignit également, avec l'approbation du ministre du commerce, les élections consulaires. L'Assemblée adopta encore un projet prorogeant les privilèges des banques coloniales et un projet admettant les Alsaciens-Lorrains des colonies dans l'armée.

A trois heures et demie la séance fut suspendue pour attendre la délibération du Sénat.

A 7 h. 20 elle fut reprise. M. Malvy, ministre de l'intérieur, déposa le projet de loi prorogeant les pouvoirs des sénateurs. M. Varenne, au nom de la commission du suffrage universel, déclara que la commission

acceptait le projet, bien qu'il soit une infraction grave au droit constitutionnel.

— C'est une loi exceptionnelle, dit M. Varenne, et nous ne voudrions pas, en demandant votre ratification, qu'elle pût constituer un précédent pour l'avenir.

Sous cette réserve, le projet fut adopté. La Chambre vota en dernier lieu sur le rapport de M. Hennessy, un projet réglementant l'avancement des officiers de la marine pendant la guerre.

Enfin M. Viviani lut le décret de clôture de la session extraordinaire de 1914.

AU SÉNAT

A la reprise de la séance, qui n'a lieu qu'à cinq heures quarante, le Sénat décide à l'unanimité que l'élection de son bureau aura lieu exceptionnellement le premier jour de la rentrée, c'est-à-dire le 12 janvier prochain.

Sur le rapport de M. Alexandre Bérard, le projet de loi ajournant les élections pour la portion du Sénat renouvelable en 1915 est adopté sans discussion, mais avec quelques modifications de texte acceptées par le gouvernement. La date de ces élections sera fixée par une loi ultérieure.

M. Aimond, rapporteur général du budget, présente son rapport sur les douzièmes provisoires. Il propose de voter en bloc les crédits demandés comme une preuve de la confiance que le pays fait à son armée. On applaudit, comme on applaudit aussi l'exposé très documenté que fait M. Aimond de l'excellente situation financière de la France.

Le projet de loi est adopté à l'unanimité sans débat.

Les rapports de MM. Alexandre Bérard, Gervais et Chastenet, sur les autres projets de loi, sont adoptés.

A six heures cinquante, le Sénat suspend sa séance pour attendre le retour des projets de la Chambre.

Enfin à sept heures trente-cinq, l'accord étant complet en ce que les deux Chambres sur tous les projets de loi, M. Aristide Briand monte à la tribune et lit le décret de clôture.

Le président lève la séance au cri de : « Vive la France ! »

Croquemitaine n'est pas venu

Non, il n'est pas venu. Ce n'est pas faute cependant que nos malicieux troupiers, grands enfants terribles, n'aient multiplié leurs agaceries.

Il faut en prendre définitivement son parti. Croquemitaine ne viendra pas.

Croquemitaine ne peut pas venir. Pour bombarder Belfort, il faudrait être à portée de canon.

« Quand nous aurons amené nos 420 à Waldhofen, lui disent ses officiers, Belfort sera entre nos mains. »

On le lui dit, il le croit... sans s'inquiéter de la distance kilométrique.

Depuis que nous avons une première fois risqué un œil indiscret au-dessus des lignes allemandes en Alsace, la situation s'est sensiblement modifiée en ce sens que les effectifs ont été largement augmentés et les opérations beaucoup plus actives.

Jetons le voile sur ce qui se passe du côté français et pénétrons à nouveau dans l'autre camp.

Les effectifs allemands ont été largement renforcés à l'aide de troupes d'« ersatz », c'est-à-dire de contingents formés au début de la guerre à l'aide de l'excédent non instruit des classes de réserve, et grâce aussi à plusieurs divisions ramenées des Flandres.

Réduits à la défensive en dépit de ces renforts, nos ennemis se sont retranchés très solidement sur une ligne qui part de la pointe du Lugin, à la frontière suisse, passe par Bisl et Moos, Hirsingen, Altkirch, s'incurve derrière Brinighofen, que les Français viennent d'enlever, ainsi qu'Aspach-le-Pont, et remonte vers Cernay.

Un coup d'œil jeté sur la carte suffit à faire comprendre qu'Aspach-le-Pont commande la route directe de Belfort à Thann, ainsi que celle d'Altkirch à Cernay. Il permet aussi de vérifier que nous sommes à 12 kilomètres seulement de Mulhouse, que Brinighofen n'est qu'à 5 kilomètres au nord d'Altkirch, serré de l'autre côté de bien plus près encore à Carspach.

Le général von Bodungen, qui avait un moment avancé son quartier général jusqu'à Ferrette et qui déploie une fiévreuse activité, a dû, devant la menace des canons français, reculer jusqu'à Saint-Louis.

Est-ce en s'éloignant sans cesse vers l'est que l'état-major allemand compte avancer ses opérations ?

Pendant qu'il blêmit dans la presse et devant les troupes, l'organisateur prudent de la défense de Mulhouse et de Colmar.

Dans cette dernière ville, on a placé ostensiblement sur les places publiques, notamment devant l'église et la mairie, des pièces d'artillerie grâce auxquelles on espère sans doute amener nos chefs à la nécessité d'un bombardement. A Mulhouse, le génie a perfectionné l'installation des tranchées, hérissé les abords de réseaux de fil de fer barbelé, d'abatis, et miné les points de passage. De la grosse artillerie a été installée ces jours-ci à La Sutterbach et les autorités ont fait évacuer vers l'intérieur les quelques familles françaises qui se trouvaient encore à Mulhouse.

« Ici, disent ostensiblement les Allemands, nous avons en réserve une armée de 80.000 hommes... »

Mais vous n'êtes pas obligé de les croire !

A Cernay, dont la position est assez périlleuse depuis que nous occupons les hauteurs en face de Guebwiller, il n'y a guère qu'un millier d'hommes de troupes ; cependant il faut compter avec quelques batteries d'artillerie lourde.

Entre Ferrette et Waldhofen, l'ennemi aménage aussi des emplacements pour ses grosses pièces.

Enfin, si nous jetons un coup d'œil dans les tranchées, nous les trouvons munies d'un excellent service téléphonique qui court partout, même dans les postes d'observation les plus avancés, en pleine campagne, où une motte de terre suffit à cacher l'appareil.

Mais en beaucoup d'endroits, notamment à Bisl, nous verrons les hommes patrouiller dans l'eau jusqu'à mi-jambes ; nous découvrirons autour d'Aspach des troupes composées de jeunes recrues qui, lors des derniers combats, ne marchèrent apeurées, que sous la menace d'officiers revolver au poing, et nous pourrions nous rendre compte de l'importance de leurs pertes, en dépit des précautions prises.

Sur la route de Bisl à Saint-Louis, on vit récemment passer un long convoi de fourgons à munitions. Un incident fortuit permit de constater que les voitures, soigneusement closes et qu'aucune croix rouge ne signalait, étaient bondées de morts et de blessés.

Se terroriser, se dissimuler, l'Allemand ne pense qu'à cela. Quel étrange soldat ! La nuit, on donne maintenant aux sentinelles une plaque de couleur gris vert, percée seulement de deux trous pour les yeux, et qu'elles s'appliquent soigneusement sur la figure, car la figure fait, paraît-il, une tache claire nettement visible à quelques mètres. Il faut voir l'ingéniosité qu'elles déploient à se dissimuler derrière des buissons artificiels.

Enfin, comme il faut tout prévoir, l'antiorité militaire a commandé pour elles, en Suisse, de grandes blouses de toile blanche dont elle compte les affubler quand les campagnes des Vosges vont être couvertes de neige, afin de mieux les dissimuler à nos regards.

Comme il vous plaira, messieurs ! Mais vraiment, croyez-moi, il vous faudra beaucoup de blanches et d'autres choses aussi pour approcher de Belfort !

LEUR ARTILLERIE



De gros obusiers de campagne bombardent un poste d'artillerie russe près de Lodz

L'autre guerre UN PONT SUR LA MARNE

On sait que le gouvernement français propose aux Chambres le vote d'un projet de loi édictant des pénalités sévères pour tout Français, protégé français, ou toute personne résidant en France, qui ferait commerce avec les sujets de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

EXPOSE DES MOTIFS

Par décret du 27 septembre dernier rendu en conseil des ministres, le gouvernement a formulé, dans l'intérêt supérieur de la défense nationale, une double interdiction qui résultait de plein droit de l'état de guerre et qu'il a fait, en quelque sorte, constater et enregistrer : défense aux Français, protégés français et personnes résidant en France, dans les colonies françaises ou pays de protectorat français de tout commerce avec les sujets d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et défense à ces sujets de tout commerce en territoire français ou de protectorat français.

L'expression de commerce qu'emploie ce décret doit être entendue dans son acception la plus large et par conséquent la double prohibition qu'il édicte s'applique à tout trafic, à tout négoce, à toutes opérations, transactions ou relations d'ordre économique.

Le gouvernement s'est appliqué, par tous les moyens mis à sa disposition par les lois et règlements en vigueur à assurer la stricte observation du décret du 27 septembre. C'est ainsi que, comme conséquence de l'interdiction de tout commerce en France aux sujets des puissances ennemies, des instructions ont été données aux magistrats du ministère public pour qu'ils soumettent aux présidents des tribunaux civils des réquisitions aux fins de mise sous séquestre des maisons allemandes, autrichiennes ou hongroises qui pratiquaient chez nous soit le commerce au sens étroit du mot, soit l'industrie ou l'agriculture.

La mesure du séquestre est destinée en ce qui concerne ces maisons à empêcher qu'au moyen des établissements commerciaux, industriels ou agricoles qu'ils possèdent en France, nos ennemis ne bénéficient pendant les hostilités de l'activité économique de notre pays. Elle s'étend aux sujets allemands ou austro-hongrois, qui n'exercent chez nous aucune profession tombant sous le coup du décret du 27 septembre, dans tous les cas où elle apparaît comme nécessaire pour mettre obstacle à l'envoi hors de nos frontières de ressources susceptibles d'être utilisées par nos ennemis ou à raison de l'état d'abandon juridique dans lequel, par suite des circonstances, se trouvent les biens de ces sujets.

Avec quelque zèle et quelque vigilance que soit poursuivie l'application des mesures prescrites par le gouvernement, elles ne sauraient être entièrement efficaces qu'à la condition qu'il y soit attaché des sanctions pénales appropriées.

Ce sont ces sanctions que nous venons vous demander.

L'article 77 du code pénal est insuffisant pour réprimer les actes de commerce concommis ou tentés en violation de la prohibition portée par le premier paragraphe de l'article 1er du décret du 27 septembre ; nous vous proposons de le compléter par des dispositions qui permettront d'atteindre tous ces actes quels que soient les déteurs employés pour les dissimuler ou leur donner une apparence licite.

Les nouvelles pénalités seront applicables aux agissements qui tendraient à mettre en échec les mesures de séquestre ordonnées à l'égard des sujets des puissances ennemies par les présidents des tribunaux civils soit à cause de l'interdiction de tout commerce inscrit dans le deuxième paragraphe de l'article 1er du décret précité, soit pour l'un des motifs ci-dessus exposés.

Nous avons en conséquence l'honneur de soumettre à vos délibérations le projet de loi ci-après :

Le président de la République française :

DECRET

Le projet de loi dont le teneur suit sera présenté à la Chambre des députés, par le garde des sceaux, ministre de la justice, le ministre des affaires étrangères, le ministre de l'intérieur et le ministre des colonies qui sont chargés d'en exposer les motifs et d'en soutenir la discussion.

PROJET DE LOI

ARTICLE PREMIER. — L'article 77 du code pénal est complété par les dispositions ci-après :

« Quiconque, en violation des prohibitions édictées par le gouvernement, se livrera ou tentera de se livrer, soit directement, soit par personne interposée à un acte de commerce avec un sujet d'une puissance ennemie ou ses agents sera puni d'un emprisonnement d'un an à cinq ans et d'une amende de 500 francs à 20.000 francs ou de l'une de ces peines seulement.

« Seront réputés complices de l'infraction tous individus tels que préposés, courtiers, commissionnaires, assureurs, voituriers, armateurs, qui connaissant la provenance et la destination de la marchandise auront participé, à un titre quelconque, pour le compte de l'une des parties contractantes à l'opération prévue et réprimée par le paragraphe précédent.

« En cas de condamnation, les tribunaux pourront prononcer la confiscation de la marchandise, ou de son prix, ainsi que des chevaux, voitures, bateaux et autres objets ayant servi au transport.

« Sera passible des mêmes peines quiconque aura détourné ou recélé, fait détourner ou receler des biens appartenant à des sujets d'une puissance ennemie et placés sous séquestre en vertu d'une décision de justice rendue sur réquisition du ministère public.

« Les condamnations prononcées contre les auteurs ou complices des délits ci-dessus spécifiés entraîneront de plein droit privation pendant dix années des droits civils et civils énumérés en l'article 12. »

ART. 2. — La présente loi est applicable à l'Algérie, aux colonies et pays de protectorat.

R. POINCARÉ.

Pour le président de la République française : Le garde des sceaux, ministre de la justice, Aristide BRIAND.

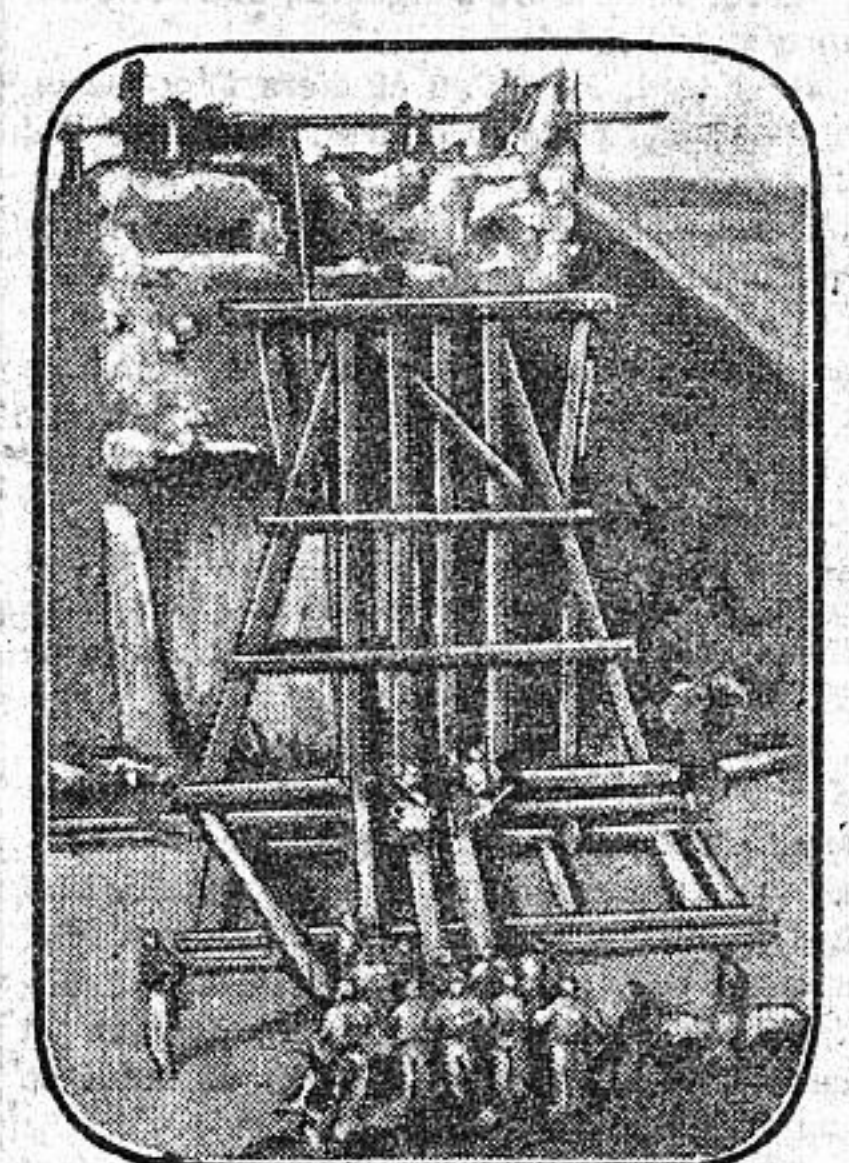
Le ministre des affaires étrangères, DECASTEL.

Le ministre de l'intérieur, MALVY.

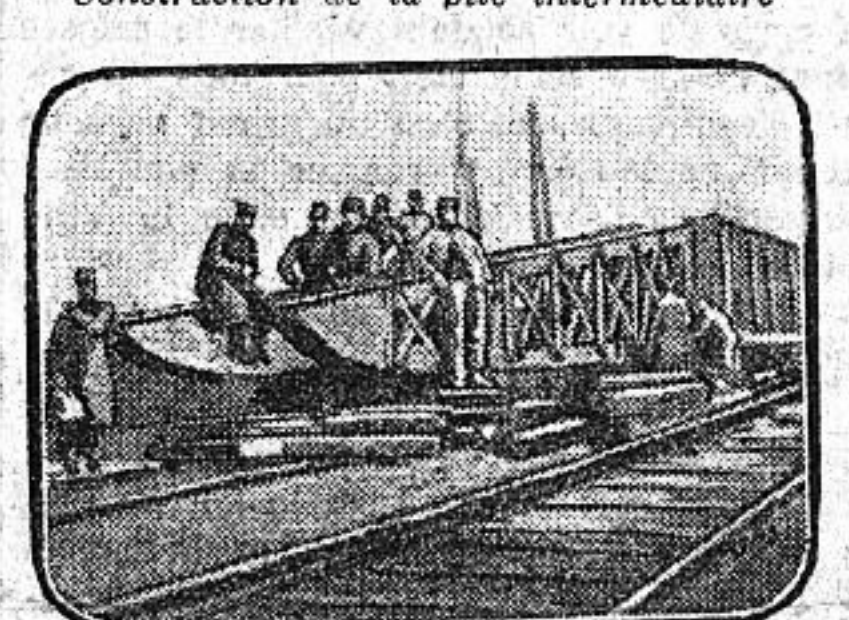
Le ministre des colonies, Gaston DOUMERGUE.

ÉCHOS & NOUVELLES

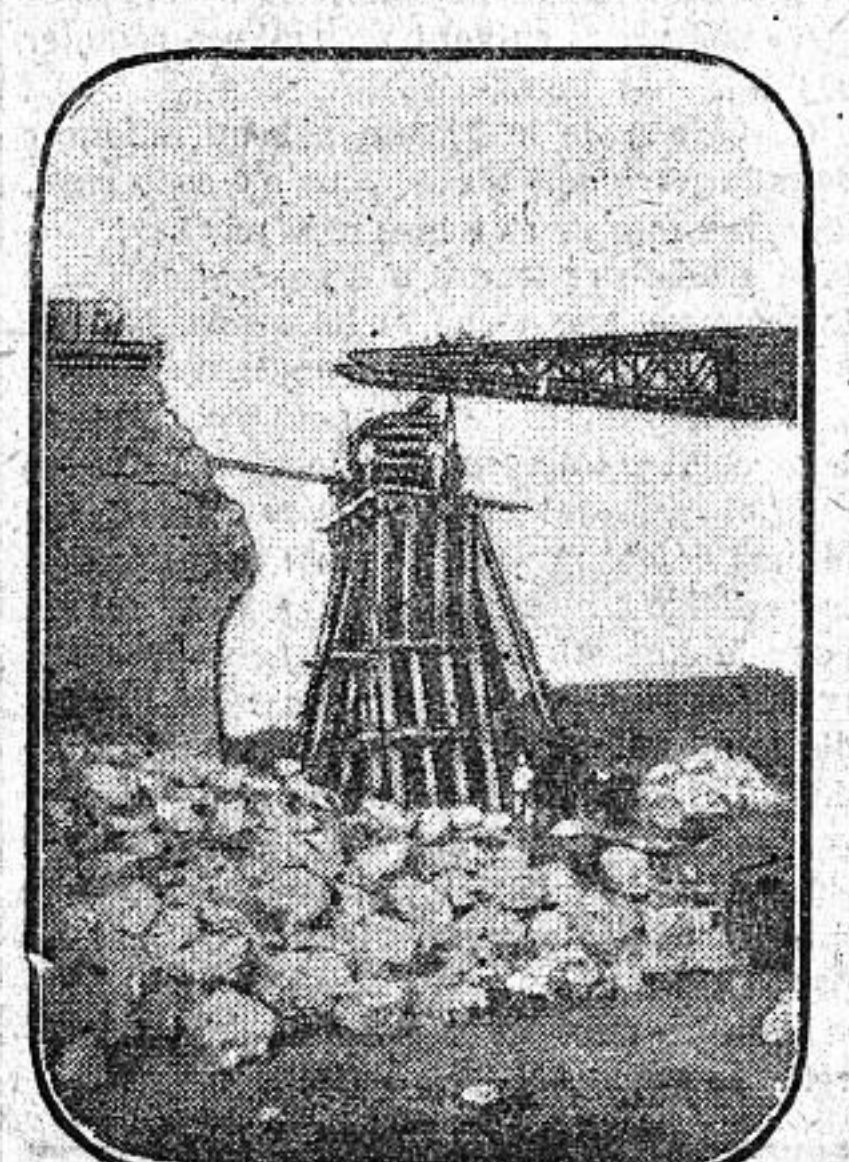
A X... petite commune voisine de Meaux, le n° 4 ne travaille à l'établissement d'un pont, pour remplacer celui que les nécessités de la défense nous ont contraints de détruire.



Construction de la pile intermédiaire



Le pont est prêt à être lancé



Le bec du pont arrive sur la pile prochaine.



Le pont vu du dessous pendant le lancement.

ÉCHOS & NOUVELLES

INDISCRETIONS — COMMUNIQUÉS

L'ACADÉMIE GONCOURT, constatant que beaucoup d'ouvrages annoncés et prêts à paraître sont restés à l'impression depuis le mois d'août, par suite de la mobilisation, et comme, d'autre part, ses statuts lui interdisent d'attribuer le montant du prix à une œuvre de secours, nationale ou particulière aux lettres, elle a décidé qu'en 1914 son prix annuel ne serait pas distribué. Mais il faut noter que ce prix est réservé et qu'il ne se confondra pas avec celui qui sera distribué en 1915.

DÈS LE DÉBUT de la guerre, M. de Clercq, ministre de France à la Havane, eut la généreuse pensée d'ouvrir une souscription en faveur de nos blessés, entre les membres de la colonie française établie à la Havane.

Cette souscription, à laquelle ont pris part toutes les personnalités cubaines, vient de clore sa première liste. Le montant (35.000 francs) a été adressé à Mme Ernest Carnot, présidente de l'Association des Dames françaises.

A cet envoi était jointe une énorme quantité de cigares et de cigarettes, destinés à être partagés, pour une part, entre les blessés en traitement dans les hôpitaux de l'association, pour l'autre, entre les officiers et les soldats des 74^e et 102^e régiments d'infanterie, 6^e cuirassiers, 18^e et 27^e dragons, 4^e, 20^e et 24^e régiments d'artillerie de campagne, dans lesquels les donateurs ont fait jadis leur service militaire.

M. ANDRÉ RENOULT, frère de l'ancien ministre a été blessé d'une balle à la tête, à Crouy. Il est en traitement à l'hôpital de Soissons ; son état est aussi satisfaisant que possible.

DE NOMBREUX conseils municipaux des Hautes-Pyrénées ont adressé leurs condoléances à M. Louis Barthou, dont le fils, âgé de dix-huit ans, engagé volontaire, fut tué ces jours derniers, dans la Haute-Alsace. La plupart de ces adresses font allusion aux services rendus par l'ancien président du conseil dans la proposition et le vote de la loi de trois ans.

DEUIL

On annonce la mort :

— De M. Vagnat, sénateur républicain des Hautes-Alpes.

On rappelle que les obsèques de Mme Vve Isidore Kisch ont lieu aujourd'hui, à 10 h. Porte principale du cimetière du Père-Lachaise.

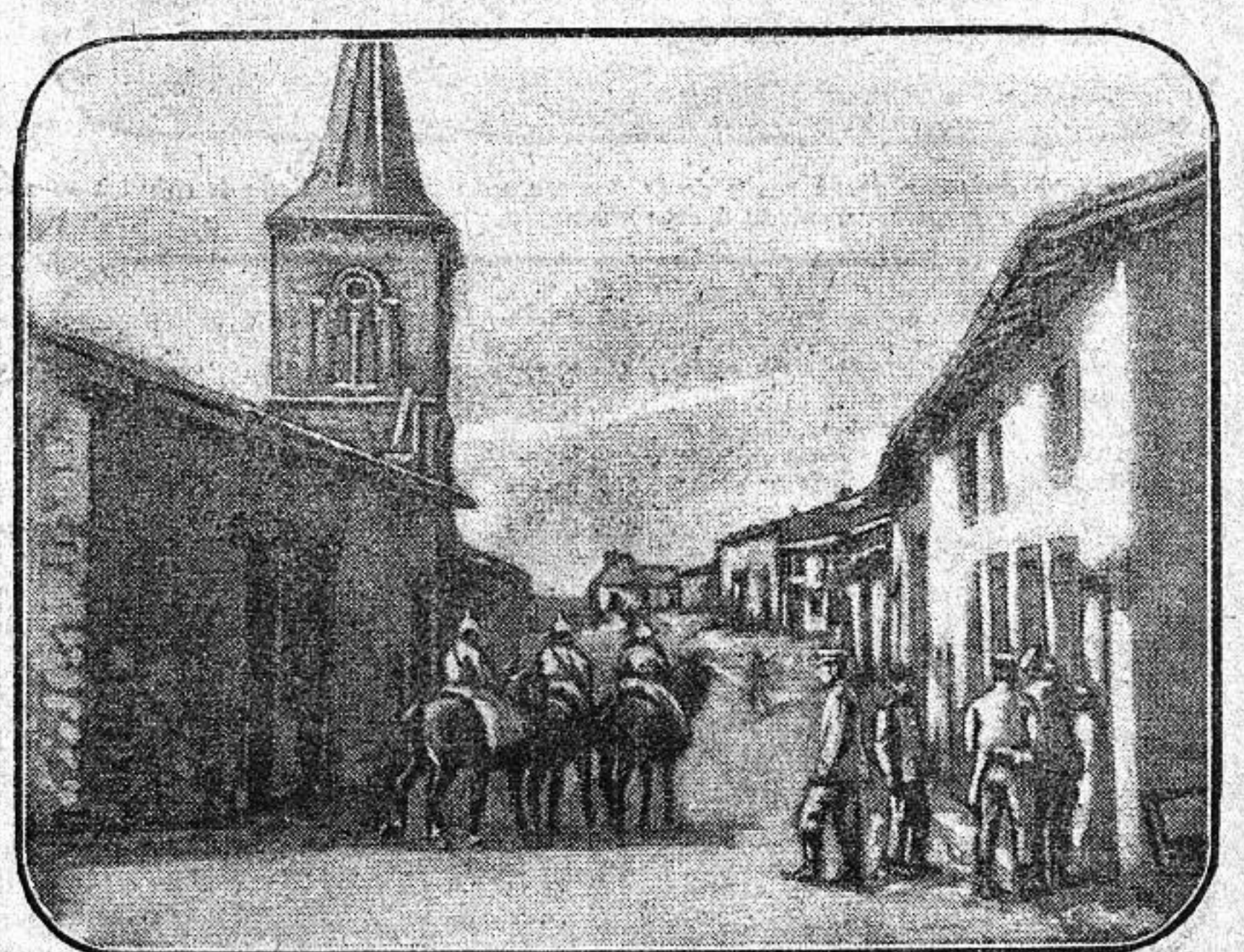
On annonce la mort de M. Henri Le Roux, directeur honoraire à la préfecture de la Seine, officier de la Légion d'honneur. Les obsèques auront lieu le jeudi 24 courant, à 11 h. 1/2. On se réunira à la maison mortuaire, boulevard Beauséjour, 7. Inhumation au cimetière du Père-Lachaise. Il ne sera pas envoyé de lettres d'invitation, le présent avis en tenant lieu.

LE TRÈS DISTINGUÉ ÉCRIVAIN BELGE Louis Dumont-Wilden vient d'obtenir le prix Lasserre, l'un des plus importants du ministère de l'Instruction publique. On sait qu'il est l'auteur de cet admirable ouvrage, la Belgique illustrée, publiée par la librairie Larousse dans sa magnifique collection in-4^e, et qui est le livre le plus offert, cette année, à l'occasion des étrennes.

LA SANTÉ DE PARIS

Le service de la statistique a compté pendant la 50^e semaine, 804 décès, au lieu de 789 pendant la semaine précédente, et au lieu de 912, moyenne ordinaire de la saison. Notons que la fièvre typhoïde a fait 14 victimes, alors que la moyenne est de 5 décès.

LES INVENTIONS ALLEMANDES



Pour faire croire à leur investissement de Verdun, les Allemands publient des vues de villages qu'ils affirment être proches de la place forte. Voici l'une d'elles. Et c'est une vue de Cumel, village situé à plus de vingt kilomètres de Verdun !



EN FLANDRE

Nos progrès dans le Nord

AMSTERDAM, 22 décembre. — On mande de l'Écluse au *Handelsblad* qu'à partir d'aujourd'hui et sous peine de mort, il est interdit aux civils de quitter Heyst.

De nouveaux canons et des mitrailleuses ont été mis en position à Heyst.

Les Allemands continuent à amener chaque jour des renforts sur le littoral de la Belgique. 17.000 hommes environ, des adolescents de dix-sept à dix-huit ans, pour la plupart, sont actuellement à Heyst. (Havas.)

Exactions allemandes

AMSTERDAM, 22 décembre. — On écrit de Bruges au *Wyd* que la misère est grande dans cette ville : la tonne de charbon coûte 70 francs, le beurre 5 francs le kilo. Le pétrole 0 fr. 80 le litre.

A Gand, la misère est également terrible. Il n'est permis aux habitants que d'acheter très peu de pain à raison de un franc le kilo. Le pétrole est introuvable.

L'industrie des tissages est arrêtée, les Allemands ayant saisi toutes les matières premières parce que les manufactures refusent de travailler pour eux.

Chaque mercredi et chaque vendredi, les Allemands saisissent sur le marché les plus belles têtes de bétail et les expédient en Allemagne après les avoir payées en bons de réquisition.

Ils saisissent encore comme combustible, les portes, les cadres des croisées, les chaudières, les litières des maisons ; ils ont saisi notamment ceux du Palais-Hôtel.

Ils ont menacé de prison le député Anselme qui voulait apporter des modifications à leurs listes de réquisitions.

Plusieurs Allemands ayant résidé en Belgique et qui y reviennent maintenant exténués des indemnités pour les dégâts qui ont été faits chez eux et les autorités militaires obligent la ville à leur les payer. (Havas.)

L'avance des alliés

dans la région d'Arras

LONDRES, 22 décembre. — Du correspondant particulier du *« Matin »*. — Le correspondant du *Times* dans le nord de la France télégraphie en date du 22 :

« Un combat violent est engagé dans la direction de la Bassée où les Français, débouchant de Vermeilles, ont fait des progrès considérables sur la route de la Bassée à Arras.

« L'ennemi a retiré ses gros canons des hauteurs qui se trouvent au sud-est de la ville. On estime que ses nouvelles positions sont maintenant à 16 kilomètres de Béthune et depuis bien des jours il n'est tombé aucun obus sur la ville.

« Hier, les positions allemandes étaient soumises à un violent bombardement.

« L'artillerie anglaise a réussi à abattre un avion allemand qui avait jeté plusieurs bombes sur Béthune. L'ennemi a aussi tenté, mais sans succès, un raid aérien sur Amiens.

Exploits d'aviateurs alliés

LONDRES, 22 décembre. — Du correspondant particulier du *« Matin »*. — On télégraphie de Dunkerque au *Times* en date du 21 :

« Les aviateurs alliés ont attaqué avec succès les Allemands en Belgique. Samedi dernier, après avoir jeté des bombes sur les lignes de chemin de fer, ils se sont dirigés sur les hangars des zeppelins à Bruxelles. Hier soir un autre raid a été effectué par un avion anglais, au-dessus des positions allemandes près d'Ostende. L'aviateur est parti à la nuit noire et est revenu une heure après avoir jeté neuf bombes. Il a la conviction qu'elles ont causé un dommage considérable. C'est un exploit remarquable en ce qu'il est le premier qui ait été effectué dans une zone obscurcie au-dessus des positions ennemies.

DES « TAUBES » SURVOLENT

NANCY ET LUNÉVILLE

NANCY, 22 décembre. — Du correspondant particulier du *« Matin »*. — Deux bombes ont été lancées sur Nancy par un avion allemand. L'un des projectiles tomba près de l'Institut technique, se brisa sans éclater. L'autre explosa près de la gare Saint-Georges, causant des dégâts insignifiants.

Un Taube a survolé Lunéville, laissant tomber deux bombes sur la ville, l'une près de la gare, l'autre sur une maison de la place des Carmes, incendiée par les Allemands lors de l'occupation de la ville.

Les dégâts matériels sont nuls.

JOURNALISTES ITALIENS ARRÊTÉS

ROME, 22 décembre. — Dépêche particulière du *« Matin »*. — Une dépêche d'Udine à la Tribune annonce que ce matin le service de sûreté autrichienne a arrêté à San-Giorgio, au moment où ils étaient rapatriés, le marquis Pateras de Pescara et notre confrère Santoro, directeur de l'*Italia Aero Marittima* et correspondant de plusieurs journaux de Rome au quartier général autrichien. Ces arrestations, dit-on, ont été faites à la demande même de l'état-major autrichien. Elles ont produit une grande impression en Italie où Santoro, ancien officier de la marine italienne est très connu.

RÉPONSE

A UNE INSINUATION ALLEMANDE

On télégraphie de Christiania (source officielle). — Le *Morgenbladet* qui relève dans le *Berliner Zeitung* un article dit que la cause de la réunion des trois souverains scandinaves à Malmö est une démarche récente des alliés pour obtenir de la Suède et de la Norvège l'usage du port de Narvik (nord de la Norvège) en vue d'un trafic de munitions et de contrebande avec la Russie par le chemin de fer qui traverse la péninsule scandinave de Narvik à Luleå (nord du golfe de Botnie).

D'après le journal berlinois, les deux États scandinaves intéressés auraient repoussé cette demande comme attentant à leur neutralité.

Le *Morgenbladet* ajoute : « Ce bruit ayant aussi couru à Christiania, nous pouvons déclarer, après nous en être informés aux meilleures sources, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'information du journal allemand. »

LA CHINE ET LA GRANDE-BRETAGNE

LONDRES, 22 décembre. — M. Alfred Sze, nouveau ministre de Chine à Londres, qui doit présenter au roi ses lettres de créance dans le courant de cette semaine, fait ses efforts pour arrêter l'émotion causée par une information erronée d'après laquelle la presse chinoise se montrerait hostile à la Grande-Bretagne.

D'après M. Alfred Sze, il s'agit d'un simple malentendu provenant de la traduction défectueuse d'un article chinois. (Fournier.)

EN POLOGNE

La situation stratégique

PETROGRAD, 22 décembre. — Dépêche particulière du *« Matin »*. — A la suite d'une série d'habiles manœuvres, l'armée russe de Pologne garde tout entière son initiative et soumet l'ennemi à ses volontés. Une nouvelle gigantesque bataille est attendue à Varsovie : l'issue en est inéluctable, selon le correspondant du *Novoje Wremya* sur le front polonais.

Les aviateurs allemands, quand ils venant détruire un bâtiment quelconque, jettent d'abord un sac de chaux et marquent ainsi d'une tache blanche le point atteint.

Infructueux effort autrichien

pour dégager Przemyśl

MILAN, 23 décembre. — Le *Corriere della Sera* reçoit de son correspondant de Petrograd un télégramme disant que la bataille continue sur le front de la Vistule. Des forces allemandes considérables font des efforts désespérés pour percer les lignes russes et passer dans la direction de Varsovie.

La marche d'une colonne allemande a été repoussée par des auto-mitrailleuses blindées.

La situation en Galicie est favorable aux Russes, qui repoussent victorieusement les attaques ennemies.

Les efforts des Autrichiens pour dégager Przemyśl sont restés vains. (Fournier.)

Accidents allemands

PETROGRAD, 22 décembre. — Près de Kuto, les Allemands, prenant pour un aéroplane russe un de leurs propres appareils, l'ont mis en pièce, tuant les deux aviateurs qui se montraient.

On a l'intention d'apposer sur tous les édifices historiques polonais endommagés par les Allemands des plaques portant la mention : « Restant après destruction par les Allemands. » (Havas.)

Le communiqué autrichien

AMSTERDAM, 23 décembre. — Communiqué de l'état-major de Vienne :

Dans les Carpathes, nous combattons au sud des montagnes dans la région comprise entre les rivières Nagy-Ag, Latowca et Ung. En Galicie, les Russes ont repris, hier, l'offensive, mais n'ont pu réussir à franchir la basse Donajetz. Leurs pertes ont été très sérieuses.

Sur la Nida (gouvernement de Kielce) et dans la région au sud de Tomaszow (gouvernement de Lublin), il n'y a eu que des combats sans importance.

La bataille continue sur le front de Przemyśl. (Havas.)

Télescopage de deux trains chargés

de troupes autrichiennes

LONDRES, 23 décembre. — Du correspondant particulier du *« Matin »*. — On mande de Petrograd au *Daily Telegraph* :

« Selon des nouvelles parvenues à Varsovie, deux trains remplis de troupes autrichiennes sont entrés en collision près de Kalisz. L'accident serait dû à une erreur d'alignement.

« Un train télescopé, à toute vitesse, l'autre, et plusieurs des wagons furent réduits en miettes tandis que les soldats qui les occupaient étaient écrasés et mis en bouillie.

« Le nombre des victimes n'est pas connu, mais on croit qu'il y a plus de mille morts et blessés. »

La guerre en Turquie

PETROGRAD, 22 décembre. — Communiqué de l'état-major du Caucase :

Un de nos torpilleurs a canonné, dans la région de Hopa, les villages du littoral qui étaient occupés par les troupes turques. Un coulé quatre chalands chargés de marchandises. Dans la région de Van, les troupes russes continuent à presser d'importants contingents ennemis. (Havas.)

La situation des Turcs en Arménie

ATHÈNES, 23 décembre. — Les troupes turques, en Arménie, ne dépassent pas 20.000 hommes : les Turcs sont dans l'impossibilité de déplacer d'autres contingents, notamment de Syrie, attendu que leur fidélité est au moins douteuse et qu'ils saisiraient la première occasion pour désertir. (N. Y. H.)

LONDRES, 23 décembre. — Une dépêche de Tiflis annonce que, pour le moment, il ne faut plus compter voir des combats sérieux s'engager dans la direction d'Erzerum, les routes environnantes étant ensevelies sous une couche de neige qui atteint jusqu'à six pieds. Le thermomètre accuse 50° Fahrenheit de froid. Les régiments arabes endurent des souffrances terribles. (Daily Mail.)

On craint des troubles

à Constantinople

ROME, 22 décembre. — Le *Corriere della Sera* apprend de source sûre qu'on craint des troubles à Constantinople. Le parti de Talaat Bey, qui s'est prononcé contre la guerre, fait preuve d'une grande activité ; aussi des surprises pourraient bien se produire pendant l'absence d'Enver pacha et du général Liman von Sanders.

Le maréchal von der Goltz aurait été appelé à Constantinople afin de remédier à la situation intérieure qui est difficile et périlleuse pour les Allemands. (Havas.)

La Perse restera neutre

PETROGRAD, 22 décembre. — La légation de Perse à Petrograd porte à la connaissance du public que les bruits répandus par certains journaux, d'après lesquels la Perse et son gouvernement manifesteraient des sympathies pour la Turquie et l'Allemagne, sont tendancieux et dénués de tout fondement. Le gouvernement persan, dès le commencement de la guerre, a observé, et il continue d'observer, la plus stricte neutralité. (Havas.)

UN CADEAU ROYAL

AMSTERDAM, 23 décembre. — Le journal *« Echo belge »* annonce que le roi Albert réserve aux vaillantes troupes qui combattent sur le front de l'Yser une surprise, à l'occasion de Noël.

D'après ce journal, le roi a commandé, une importante fourniture de cigares. Chaque soldat recevra une boîte de vingt-cinq cigares ornés d'une baguette portant cette mention : « Yser 1914 ». (Fournier.)

NOMINATION

DANS LA FLOTTE ANGLAISE

LONDRES, 23 décembre. — Officiel. — L'amiral sir George Callaghan est nommé commandant en chef de l'escadre du Nord, en remplacement de l'amiral sir Richard Poore. (Havas.)

Nos ennemis chez eux

On télégraphie de Copenhague (source officielle). — Les journaux danois ont présenté sous son véritable jour l'attitude du parti socialiste dans la séance du 2 décembre au Reichstag et n'ont accordé au geste du député Liebknecht que l'attention qu'il méritait.

Comme nouvelle preuve du zèle avec lequel le parti socialiste se range aux côtés du gouvernement, on peut évoquer la révélation d'écrits qui vont de se tenir à Mannheim pour le remplacement du député Ludwig Frank, tué à l'ennemi.

M. Oscar Geck, candidat socialiste, s'est exprimé ainsi :

« Les intérêts de la masse ouvrière sont identiques, dans cette guerre, à ceux de l'ensemble de la nation. Dans cette lutte désespérée, tel sera le sort du peuple allemand, tel celui de la masse des ouvriers. Le bonheur de l'un est le bonheur de l'autre. Ce que la classe ouvrière allemande, dans cette horrible guerre, fait pour la patrie, elle le fait en première ligne pour elle-même. »

Le *Berliner Tageblatt* ajoute que M. Geck a invité les électeurs à avoir une attitude résolue et à se préparer à tous les sacrifices.

Le *Volksblatt für Anhalt* écrit : « La classe des travailleurs en Allemagne a un intérêt vital à briser pour toujours les entraves que le capitalisme anglais apportait à l'industrie allemande et au commerce allemand. M. Geck s'est fait dans la réunion de Mannheim l'interprète des idées de tout le parti socialiste. »

La crainte de la disette

On télégraphie de Bâle (source officielle). — Un appel au peuple allemand vient d'être adressé par les professeurs de physiologie et d'économie politique de l'université de Berlin.

Cet appel analogue à celui qui avait été lancé dernièrement par le ministère du commerce de Prusse.

On y trouve l'aveu explicite que les approvisionnements de farine de froment en Allemagne sont inférieurs d'un tiers à la consommation habituelle de l'empire.

Le conseil est donné à la population de ne manger que du pain K (20 % de fécule de pomme de terre, de faire des apprivoisements de viandes et de conserver et de consommer beaucoup de sucre.

On télégraphie de Berne (source officielle). — Le *Volksrecht* annonce que le commandant du 9^e corps a invité la population à faire usage de l'alcool pour l'éclairage, en raison de la disette de pétrole.

On demande au conseil fédéral de faire une enquête sur les approvisionnements de pétrole en Allemagne.

Comparaison attristée

AMSTERDAM, 23 décembre. — Le correspondant du *Berliner Tageblatt* à Rome, parlant du retour du prince de Bülów dans cette ville comme ambassadeur d'Allemagne en Italie, établit une comparaison attristée entre l'époque actuelle et celle où M. de Bülów était ambassadeur pour la première fois.

Le Triple-Alliance, dit le *Berliner Tageblatt*, avait alors le bel éclat de la jeunesse. L'Italie sortant de la guerre d'Ethiopie savait qu'il existait un danger plus grand pour elle que le spectre du voisinage de l'Australie.

M. de Bülów trouve aujourd'hui une Italie bien changée, beaucoup de ses espoirs et de ses sympathies ont disparu. Le changement s'est effectué insensiblement : au sentiment d'insécurité et de faiblesse se sont substitués la confiance en soi et l'orgueil national nés de la garantie d'invulnérabilité politique et militaire donnée par la Triple.

« La situation économique et financière s'est améliorée, la puissance politique a grandi. »

« Nos amis, dit le *Berliner Tageblatt*, sont apparus dans le camp opposé et, pour la première fois à l'époque d'Algerias, l'Italie a rompu sa politique indépendante de celle de ses alliés. »

« Alors, a éclaté la guerre de Libye qui, malheureusement, a conduit à des malentendus dans l'opinion publique. La presse des deux pays, au lieu de travailler à atténuer ces malentendus, les a accentués. »

« Sur ces entrefaites, se sont élevés soudain les sentiments et les tendances assoupies dans le cœur de tout Italien, à savoir les traditions antiautrichiennes, les aspirations vers l'unité et l'unité, qui se manifestent aujourd'hui avec une intensité surprenante. »

« L'Autriche n'est pas sans reproches à cet égard. »

« Telle est l'Italie actuelle, entièrement différente de l'Italie d'autrefois, pour qui l'Allemand était un frère et un ami. » (Havas.)

Les lois de la guerre n'existent pas

LONDRES, 22 décembre. — Les journaux signalent un article où la *Gazette de Cologne* déclare que l'Allemagne est libérée par les circonstances de toute obligation de se conformer aux conventions internationales qui régissent la conduite de la guerre : 1° parce que la Grande-Bretagne aurait elle-même, dans le passé, enfreint tant de conventions internationales qu'elle n'a plus le droit de les invoquer ; 2° parce que les stipulations de la convention de La Haye concernant les bombardements ne demeureraient en vigueur qu'à la condition que la totalité des belligérants y aient adhéré.

Or, la Serbie, le Monténégro et la Turquie ne les ont pas signées. L'Allemagne, actuellement alliée à la Turquie, peut donc enfreindre toutes ces conventions. (Havas.)

La misère augmente

LONDRES, 22 décembre. — Du correspondant particulier du *« Matin »*. — On télégraphie de Berne, 21 décembre, au *Times* :

« Les nouvelles d'Autriche disent que les souffrances des classes pauvres augmentent de façon alarmante et que les fonds de secours sont insuffisants. Les réunions ayant pour objet de discuter les moyens de secourir la misère sont délaissées. La rareté de l'argent est telle que les Autrichiens qui veulent quitter le pays eux-mêmes ne peuvent emporter qu'une quantité d'argent minime. »

Le kaiser à Luxembourg

LONDRES, 23 décembre. — Le correspondant du *Daily Express*, qui revient du Luxembourg, rapporte que le kaiser est resté à Luxembourg du 30 août au 29 septembre et que, pendant son séjour, on s'est efforcé officiellement de donner l'impression qu'il était sur le théâtre de la guerre. (Hav.)

La flotte allemande

LONDRES, 23 décembre. — On mande de Rotterdam au *Daily News* :

« Suivant le récit d'un correspondant américain qui a eu une entrevue avec l'amiral allemand von Tirpitz, celui-ci a dit : « Vous ne pouvez pas supposer que notre flotte, qui n'est que le tiers de la flotte anglaise, sorte pour permettre à cette dernière de frapper un coup décisif. Je crois que la guerre, de sous-marins, menée contre la marine marchande, aurait plus d'effet que les zeppelins. » (Havas.)

L'occupation de la région du Nord

Roubaix sous la botte

BORDEAUX, 20 décembre. — Du correspondant particulier du *« Matin »*. — Au moment de mon départ de Roubaix, écrit un habitant de cette ville qui a réussi à s'en échapper, cinq fabriques travaillaient pour le compte des Allemands, chacune de ces fabriques était gardée par de la troupe. La municipalité, c'est-à-dire la laïné, a été réquisitionnée pour un valeur de dix millions, et expédiée en Allemagne.

Tout le charbon, l'essence, le café ont été pris. Comme il commençait à faire froid, les habitants se sont plaints, et les autorités allemandes ont bien voulu leur vendre le charbon volé, à raison de 1 fr. 25 le petit sac.

Il est impossible de se procurer du café. Les Allemands ont frappé la ville d'une contribution de guerre de cinq millions. Les habitants ont versé cette somme à la municipalité, qui les en a remboursés en papier-monnaie.

On peut toujours s'éclairer, soit au gaz, soit à l'électricité. Le service des tramways n'a pas été interrompu, mais il est arrêté le soir à six heures.

Les brasseries travaillent beaucoup. Les officiers allemands sont relativement corrects. Ils achètent beaucoup de bijoux, qu'ils payent en argent.

Par contre, les réquisitions sont nombreuses et répétées.

Jusqu'à mon départ, rien n'avait été brûlé. La ville était calme. Toutes les maisons doivent être fermées à huit heures du soir, et après cette heure, pour circuler en ville, il faut avoir une autorisation et être muni d'une lanterne.

L'état sanitaire de la population est bon, mais le nombre des blessés militaires est très élevé. Les Allemands vont installer dans la ville un dépôt de vivres et d'ambulances.

On est sans nouvelles de l'extérieur ; les journaux ne nous parviennent pas. Seul le communiqué allemand était affiché à la mairie, en français et en allemand.

Le drapeau allemand est hissé sur la mairie depuis le premier jour de l'occupation de la ville.

C'est avec impatience, mais confiance, que les habitants de Roubaix attendent la délivrance. »

LE RÉSULTAT EST SUR

LONDRES, 23 décembre. — Sir Gilbert Parker a reçu de M. Wilfrid Laurier une lettre dans laquelle l'homme d'Etat canadien déclare que le résultat de la guerre ne fait absolument aucun doute pour lui :

« L'épuisement complet de l'Allemagne, ajoute-t-il, est le but que nous devons tous viser : mes sentiments m'étonnent moi-même, mais c'est la lutte de la civilisation contre la barbarie ; il n'y a pas d'alternative. » (Havas.)

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE

GENÈVE, 23 décembre. — Les journaux publient les détails suivants au sujet des récentes élections présidentielles en Suisse :

C'est presque à l'unanimité que M. Giuseppe Motta a été élu président pour 1915. Le nouveau président est âgé de quarante-trois ans seulement, mais sa carrière politique est déjà longue. Il avait vingt-huit ans lorsqu'il fut élu, au Conseil national, où il siègea douze ans dans le groupe des catholiques. En 1911, il fut appelé au Conseil fédéral comme successeur de M. Schobinger au département des finances.

M. Motta était représentant du Tessin au Conseil national. C'est la première fois qu'un député de ce canton parvient à la présidence et la deuxième fois que cette dignité échut à un membre du parti conservateur catholique.

Le vice-président du Conseil fédéral est M. Camille Decoppet, originaire de la Suisse romande. Né en 1863, il débuta comme avocat à Lausanne. Il a depuis exercé les fonctions de procureur général, puis de conseiller national et de conseiller d'Etat de son canton. Il appartient au parti radical et a été président du comité radical suisse. Depuis 1912, il était à la tête du département de la justice et de la police.

Par suite de ces deux élections, le président et le vice-président de la Confédération helvétique se trouveront en 1915 être les deux seuls membres du Conseil fédéral appartenant au canton de race latine. (F.)

L'ATTITUDE DU PORTUGAL

LISBONNE, 22 décembre. — La Chambre des députés a approuvé une motion présentée par M. Alfonso Costa et disant : « La Chambre, reconnaissant que la dernière crise politique a été résolue en harmonie avec les indications constitutionnelles, et que les premiers actes du gouvernement ont été inspirés par un programme patriotique, renouvelle au gouvernement sa confiance pour poursuivre la défense des institutions républicaines et donner une vigoureuse impulsion à la préparation de la défense militaire des colonies, ainsi qu'à celle de la participation du Portugal à la guerre en Europe, au côté de la grande nation anglaise, amie et alliée, qui a toujours sollicité et désiré cette participation. » (Havas.)

Attaque allemande en Angola

LISBONNE, 22 décembre. — A la Chambre des députés, le ministre des colonies a déclaré que les Allemands s'étaient livrés à une nouvelle attaque contre Namibia. Dans la province d'Angola, où il ne restait que peu de troupes, le colonel Rocaas ayant cru devoir se retirer pour assurer ultérieurement une contre-attaque dans le but de repousser les Allemands ; les détails manquent. (Havas.)

Officiers allemands voleurs de médailles

Le Havre, 23 décembre. — Dépêche particulière du *« Matin »*. — Il n'est décidément rien qui ne tente les rapaces filous qui ont envahi la Belgique. Après avoir volé les bijoux, l'argenterie, les tableaux, les meubles, les pianos et jusqu'aux vêtements des femmes partout où ils ont passé ; après avoir enlevé tout ce qui leur paraissait avoir une valeur quelconque, les voici qui s'en prennent à la collection des médailles de la Chambre des représentants.

Il faut noter que ce ne sont pas de simples soldats qui s'y trouvent installés, mais des officiers exclusivement. Ces messieurs ont été tentés par la collection des médailles de la Chambre, non point par fantaisie numismatique, mais parce que certaines de ces médailles leur paraissent avoir une certaine valeur, et toutes celles qui sont en or, en argent ou en vermeil ont été volées.

Le gouverneur militaire allemand, avisé par le conservateur, exprime, suivant l'habitude, sa profonde désolation, mais ne fit rien pour frapper les voleurs, qui n'étaient autres que ses officiers.

JOURNAUX DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

LA DÉCLARATION MINISTÉRIELLE

Le *Daily Chronicle* : La déclaration de M. Viviani n'est point un exercice de rhétorique, elle exprime la résolution ferme du Parlement français, qui interprète correctement les sentiments de l'âme française. On ne saurait attribuer trop de portée à cette déclaration faite quatre mois après la déclaration de guerre. Dans ces quatre mois, la France a souffert cruellement, mais elle ne perd ni son courage, ni son espoir et se montre plus résolue que jamais à persévérer dans sa tâche, sans fléchir, jusqu'au bout.

Les discours ardents de MM. Viviani et Paul Deschanel sont absolument exempts d'arrogance et de fanfaronnade ; ils montrent, du commencement à la fin, une confiance calme dans la victoire. Cela seul est extrêmement significatif.

Si l'Allemagne a perdu son âme dans cette guerre, la France y a retrouvé la sienne. La guerre a révélé au monde une France nouvelle, résistante, capable de tous les sacrifices.

Le *Daily Graphic* :

M. Viviani a bien exprimé ses sentiments sur le triomphe des alliés, mais ce n'est pas seulement cette victoire qui s'organise que le remplissage de joie, ce sont aussi les splendides manifestations du caractère national français qui ont fait pour rendre la victoire possible pendant ces quatre derniers mois. Rien n'a trompé de façon plus frappante la perspicacité allemande que la révélation de la vraie France, si différente de l'image insolente que les Allemands s'étaient faite d'elle.

UNE LETTRE DE SOLDAT :

"QUEL CRIMINEL QUE CE GUILLAUME..."

La *Nouvelle Revue* : L'autre jour, j'ai parlé longuement avec un lieutenant d'artillerie du 2^e, qui m'a raconté une histoire bien touchante : il avait fait quatre prisonniers en allant apprécier des distances et faire des reconnaissances pour des troupes de nuit. Il les a ramenés et les a gardés quatre jours en attendant leur transfert. Le plus jeune avait dix-neuf ans et une jeune sœur ; c'est ce petit-là qui l'a ému : il ne cessait de pleurer malgré les paroles affectueuses du lieutenant qui l'avait capturé ; il pensait toujours à sa mère, qu'il croyait bien ne jamais revoir. L'officier arriva au lieu de destination, mais ne lui fit pas de mal : alors le pauvre gosse ne pensa plus au soldat d'occasion qu'il était et redevenu un petit enfant, embrassa les mains de son sauveur. Or, criminel que ce Guillaume qui tue sa race au berceau ? Ne sera-t-il pas puni comme il le mérite ? J'espère bien que oui, car c'est épouvantable ce qu'il fait avec ses armées. Partout il avance comme une masse de fer, mais grâce à une façon de relever sur l'ennemi, il réussit même ; on lui fauche ses hommes comme des épis, jeunes et vieux, pêle-mêle. Enfin, passons, puisqu'il faut qu'il en soit ainsi et ne nous apitoyons pas.

Je vous embrasse mille fois affectueusement.

LE BOIS DE LA GRUERIE

Le Bulletin des armées de la République :

On l'a souvent nommé, dans les derniers communiqués : hier encore nous y avons progressé. Il est situé en Argonne, mais ce n'est certainement pas le seul bois de la Gruerie que nous pourrions relever sur l'ennemi.

Le terme, très ancien de gruerie, s'appliquait à toutes les forêts sur lesquelles le seigneur, « à gruer », avait un droit d'usage, en particulier à toutes celles où le roi avait un droit de justice, et où le roi avait le droit d'usage, part dans les coupes. Le droit de gruerie se disait aussi de la permission que le roi accordait, sous certaines réserves, de laisser croître les hautes futaies.

Si nombreux qu'ils puissent être, en France, les bois de la Gruerie, un seul, sans doute, restera célèbre.

Le reste de l'univers a reconnu une France depuis longtemps redevenue elle-même et riche des qualités énumérées par M. Viviani.

Si on avait prêté aux faiseurs de guerre de Berlin que plus de quatre mois après la rupture de la paix l'État français remplirait ses fonctions avec le plus grand succès, et d'une façon complète dans Paris nullement menacé, la prophétie aurait été accueillie avec mépris comme le rêve d'un fou. Mais telle est cependant la situation actuelle et cela nous montre, une fois de plus, la ruine totale des calculs qui ont poussé la masse allemande à se

ACTUALITÉ

Depuis que s'est ouverte l'ère des grandes inventions et des grands faits au renouveau universel, il y a des périodes de temps où les petits enfants réunis à l'école ne peuvent pas se livrer à des jeux qui soient uniquement des jeux : une influence les oblige à chercher leur amusement dans la reproduction de l'actualité. On dirait qu'il faut n'être plus très jeune pour résister à l'entraînement de l'actualité : ainsi, en ce moment, certaines personnes peuvent jouer aux cartes, au billard, — il n'y a pas un gosse de la maternelle qui, pendant des semaines, ait joué à autre chose qu'à la guerre.

Dans la vaste cour de récréation, les six cents enfants se partagent les tableaux de l'énorme drame. Ils s'agitent çà et là, en troupes distinctes où, selon une loi de nature, apparaissent des dirigeants qui organisent l'action, distribuent les rôles, imitent la répétition.

Bien entendu, la bataille proprement dite tient la place principale : L'organisateur en est Totor, un grand de six ans, blond, les cheveux drus brisés, la figure joviale, un nez large, une grande bouche brailarde. — Vous tous, près des cabinets, vous êtes les Allemands dans vos tranchées, — vous vous moquez pas mal des boches, vous rigolez comme des fourrés, vous dansez la boïchinelte, mais, nous autres, on arrivera avec nos 75. Alors, en trois coups de cuiller à pot, vous serez verts, gelés, rousés, rétamés, dans les choux... Attention, ça va commencer ! gare la casse ! faites chauffer la colle ! Non ! Halte ! poussez !. Qu'est-ce que l'as, Finette, voyons, faut pas pleurer... Mais bien sûr que tu joues aussi... Hé, là-bas, les Boches, vous savez, Finette joue aussi... Ah ! non, tu ne peux pas être un 75, puisque c'est une fille, — les 75 c'est des garçons, — toi, t'es une mitrailleuse... Hé bien, les Boches, rigolez donc, vous n'êtes pas encore rapés, on vous dira quand vous serez capotés... Vous tomberez les quat' fers en l'air en beuglant : oh ! là là, ma jambe ! quel sale 75 ! je suis complètement en bouillie, j'ai pus de bras, pus de tête...

Les mêmes tableaux se répètent au cours des récréations successives, — en ce sens que le fonds du sujet demeure, mais les détails d'improvisation varient à chaque fois. Or, la partie qui ne change pas, c'est un quelque chose d'observé, d'appris, de senti et qui a précisément donné l'idée du jeu. Prenons, par exemple, le départ du mobilisé... (Le frère et la sœur jouent les deux principaux personnages, qui sont le mari et la femme.) Le mobilisé distribue des poignées de mains aux gens de sa maison : au revoir, les voisins ! Sa famille l'accompagne à la gare, — un gosse geint, en traînant la patte : — C'est rien loin, la guerre... Et voici le fait typique, chipé sur le vil par le frère et la sœur, deux petits furets au museau pointu : le mobilisé chantant, gesticulant, apostrophant les passants, va les mains libres, c'est sa femme qui porte la musette (un mouchoir noué à l'épaule). A la gare, il s'écroule : — Mince, c'est lourd ! si j'avais su, je l'aurais pas laissé me fourrer tant de choses que ça !

Excitation triomphale de la ménagère : — Justement ! c'est pour pas que tu t'en aperçois que j'ai porté la musette. — Mais voyons, c'est trop ! tu m'as fourré tout ce qu'y avait de plus bon à la maison, tout le pain, tout le lard... Peut-être que tu parles avec les ceusses qui a rien... On dirait que t'es tout seul à partir.

Non, j'suis pas tout seul, la gare est pleine, j'ai parlé qu'on est une pincée !... Mais voyons, ma Reine, tout l'ivariat !... Des gamins étendus sur les cailloux présentent des blessés à l'ambulance. — Lotte, une jolie brunette à la figure distinguée, s'avance en grande cérémonie : elle porte un diadème de papier et une robe de gaze dont la traîne sifflonne en queue de cerf-volant. Un noble geste de commutation à l'égard de Gussage, qui est bien le plus marmiteux même de l'école, avec ses cheveux et sa broussaille et ses joues machurées ont marqué ses doigts noirs : — Ah le pauvre soldat !

Alors Gussage : — Apportez-vous donc, madame de la Croix-Rouge... et puis gènez-vous pas, vous pouvez me toucher, allez : j'suis pas dégoûté... Un garçon et une fille se font vis-à-vis, pareils à deux jorisses de foire, tandis qu'une douzaine de comparses piaillent autour d'eux. Il s'agit du paiement des indemnités aux femmes de mobilisés.

— Voyons, madame, combien que vous avez d'enfants, — que je ne m'entends même plus renifler tellement qu'ils beuglent ! — Quatorze, monsieur le chef de bureau de la mairie. — Quatorze ! non mais, sans blague, madame, c'est vot' plus juste ? — Je ne puis pas vous dire moins, monsieur

le chef de bureau de la mairie, j'y perdrais... — Et bien, moi, madame, je vous prie une chopine et quat' sous de pain que vous m'empêchez... Rangez-moi vos gosses le long du mur et nous allons les complimenter... Je vais appeler mon employé qu'est plus costaud que moi pour le calcul... Hé, là-bas, mon vieux père Lunette, vous qu'a été à l'école jusqu'à vos dix, onze ans, comptez donc voir un peu les enfants de madame...

L'ouvrage pour le tricot du soldat est organisé par Julie, la première de l'école, une vraie commère, de type auvergnat, entendu et autoritaire : — Toi, t'es Mme de Turbotutu, avec un chapeau sur la tête, et toi t'es la mère Colas. Vous vous patinez à qu'est-ce qui tricote la plus vite. Vous ne parlez pas, vous reluquez de côté qui c'est qu'aura fini son chandail la première. Maintenant disputez-vous. Les deux tricoteuses : — Fini ! moi la première ! — Pardon, madame, c'est moi qu'a gagné. — Pas vrai, c'est moi... — Répétez-le donc ! — Voui, je le répéterai... Prise de corps, Julie de nouveau : — Alors moi j'arrive, que je suis la directrice de l'ouvrage, une dame épataante comme qui dirait la propriétaire de la moitié de Paris, — je parle avec des gants et un bec pointu : — Voyons, chères amies, chères amies ! Arrêtez donc, de vous coller des marrons ! Vous allez vous abîmer la denture ! Moi je dis que vous avez fini toutes les deux ensemble et je paye un bon saadier de thé avec trois quat' cents tartines de résine...

Toute l'actualité. Peu à peu, de semaine en semaine, il y a des manquants dans le peuple de la grande cour. Une arrière-cour sert de refuge aux enfants qui ne doivent plus se mêler à la guerre d'une façon active. — Les quelques-uns, à qui Mme la directrice donne des tabliers noirs tout neufs sont confiés à une nouvelle mademoiselle, parée d'un beau costume foncé, d'un beau col blanc : la normandienne de la promotion 1914. Elle diffère de celle des promotions antérieures ; elle est plus grave et plus tendre ; ses vingt ans sont déjà vieux, elle a des années d'ancienneté le jour de son début.

Les « petits noirs » plongent leurs yeux dans les yeux de mademoiselle et, dès lors, ils n'arrivent pas le besoin de s'agiter, ni de vociférer. Ils sourient pensivement, l'air un peu las, l'air de revenir de loin, — mais pourtant gaillards, en leur bonne race bien vivante. Ils jouent au marchand, avec des balances, des haricots, des papiers, — au ménage avec une minuscule batterie de cuisine, — à la construction avec des cubes de bois. Loin du fracas de l'heure belliqueuse, leurs yeux tendent vers l'avenir, tendent à être les jeux de la paix.

Voici déjà la vie familiale. Une petite bossue, à figure soucieuse de ménagère obligée de couper les sous en quatre, distribue des bouts de carton à une rangée de partenaires : — Je suis la mère, on est chez nous. Alors, mes enfants, aidez-moi à récurer nos casseroles. Vol' père est parti se jamber avec les Boches, vous comprenez que je ne suis pas en train de rire : savoir dans quel état il me rapportera tout son linge ! Et elle ajoute sans conviction, par formule d'estyle : — Le premier qui n'est pas sage aura une défection de martinet.

Mais une autre petite, à la mine réfléchie, et qui, lui regard, s'est mise d'accord avec mademoiselle, proteste d'un ton émouvant : — Non ! non ! le martinet c'est pas du jeu... alors tu sais donc pas à quoi qu'on reconnaît que c'est la guerre !... La guerre c'est quand maman ne nous bat plus.

Léon Frapié

(Traduction réservée.)

TRIBUNAUX

Conseil de guerre

Depuis sa plus tendre enfance, Georges L., âgé de dix-huit ans, appartenant à une très honorable famille, avait un faible pour la carrière militaire. Malheureusement ses tares physiques — il est borgne, sourd et bégue — l'avaient empêché de prendre du service dans l'armée.

Au commencement des hostilités, Georges L., voulut s'engager de nouveau. Mais ses efforts restèrent vains. Il se confectionna alors un faux état civil et contracta un engagement, comme Belge, dans la légion étrangère.

Voyant que sa première tentative dans la fabrication de faux documents lui avait réussi, il se livra à de nouvelles tentatives. Il se fit délivrer par l'autorité militaire et parti comme soldat au 76^e régiment d'infanterie à Coulmiers.

Là, il apprit que son régiment devait se rendre à Rodez. Ne voulant pas le suivre, il régagna Paris, où il se mit à commettre des vols de bicyclettes. Il fut appréhendé vers la fin du mois dernier, alors qu'il venait de s'emparer d'une machine à l'hôtel des Invalides.

Le 1^{er} conseil de guerre, devant lequel comparait, hier, Georges L., l'a condamné à six mois d'emprisonnement.

bleuse d'un danger, je suis prête à l'aider, moi. Mais je ne sais rien.

Voilà ce qu'elle a dit à cet homme qu'elle croyait envoyé par vous. Et elle lui a répété ce qu'elle vous avait confié la veille.

Mais elle n'a rien pu ajouter, puisqu'elle n'avait rien caché. Et maintenant, quel est cet homme, et qui l'envoie ?

— Et surtout, dit Iggy, qui lui avait répété la conversation de la veille : — Qui ? Qui ? répéta Mlle Dalavino.

— Well ! Je le trouverai. Et ce soir même, je pense, oui.

— Ça soif ?

— Oui, je pense, mais en attendant, dites rien, mademoiselle, aux juges.

Mlle Dalavino hésita.

— Vous me conseillez de cacher aux magistrats la visite d'hier ?

— Non, mais seulement ce que Mme Dalavino vous a dit de cette visite.

— Pourquoi ? Ils pourraient suivre cette piste, trouver l'homme ?

— Je trouverai moi-même et mieux. Et je vengerais aussi moi-même et mieux.

Cette dernière phrase sembla décider la jeune fille.

— Bien. Je me tairai.

— Promis ?

— Vous avez ma parole.

— Well !

A ce moment, précisément, les magistrats d'Etampes arrivaient au château. Joseph vint les annoncer. Il y avait le procureur de la République, le juge d'instruction et son greffier. Mlle Dalavino les reçut, et ne put que leur dire de la part de toutes les recherches qu'ils voudraient. En présence des étrangers, toute sa douleur lui revenait. Elle fondit en larmes. Paul Dalavino, pâle et ému, la soutenait et l'encourageait avec de tendres paroles.

Iggy, cependant, accompagna les magis-

trats jusqu'à la chambre du crime. Et je me joins au groupe.

Je ne me délivrerai jamais de l'impression d'horreur que je ressens...

On avait laissé le cadavre dans la position et à l'endroit où la domestique l'avait trouvé le matin. Une odeur de sang me saisit dès l'entrée. Sous le soleil qui pénétrait à grands flots par les deux fenêtres, le spectacle était plus tragique encore. Les cheveux dénoués traînaient sur le plancher. Le visage pâle et contracté était couvert de gouttelettes noires : des gouttelettes de sang qui avaient jailli sans doute au moment de l'ampulation. La lèvre blanche se relevait en un rictus affreux sur les dents serrées, mais surtout, ce qu'on aurait voulu ne pas regarder, et dont on ne pouvait détacher ses yeux, c'était cette horrible section, cette large blessure noire... au-dessous du genou.

Ah ! je ne décrirai pas cela.

Les magistrats eux-mêmes avaient eu un mouvement de recul. Ils se contentèrent de regarder, debout sur le seuil, et puis prirent le domestique de jeter un drap sur le pauvre corps mutilé. Ils tournèrent le dos pendant qu'il prit ce soin. Ils étaient tous très pâles.

Puis ils s'avancèrent dans la chambre, en prenant soin de s'écarter du cadavre et de ne pas marcher dans le sang. Et ils examinèrent le décor.

Les draps du lit étaient rejetés en avant. Il semblait que l'assassin s'y fût entortillé, se fût dirigé tout droit vers le lit, eût rabattu les draps, saisi la veille dans l'endroit couché sur le plancher. Certainement il n'y avait pas eu de lutte. Mme Dalavino en était sûre. Elle avait vu tout cela.

Sans doute, alors, on avait complété l'œuvre du narcotique avec du chloroforme. Il y avait, sur la cheminée, un flacon vide et un tampon d'ouate.

Le juge saisit ces deux objets. Puis il ins-

pecta les meubles. Aucun d'eux n'avait été ouvert. Dans une petite commode Louis XV, en bois de rose marqueté de fleurs, on trouva un coffret à bijoux.

Le juge domestique savait où Mme Dalavino mettait le coffret.

Le juge, donc, put ouvrir le coffret. Il y trouva un collier de grosses perles, des bracelets et des bagues, que l'assassin avait délibérément négligés. Au reste, il n'était pas besoin d'être grand clerc en matière criminelle pour reconnaître que le vol, comme on dit, n'était pas « le mobile du crime ». Un voleur ne songerait qu'à satisfaire sa cupidité sans entrer pendant le sommeil de Mme Dalavino et eût emporté le coffret sans avoir d'autre souci que de s'enfuir promptement. Et si la vieille dame était réveillée, il l'aurait tuée, sans doute, mais par un procédé simple et sommaire : un couteau au casse-tête. Il n'aurait pas songé à couper la jambe, à entreprendre cette longue boucherie chirurgicale...

Au reste, ce qui marquait cette affaire, ce qui lui donnait la plus effrayante originalité, c'était la disparition de la jambe coupée.

On était venu pour prendre cette jambe vivante, et non de l'or ou des bijoux, et toute cette fortune qui dormait dans un coffret.

Et le pauvre petit juge, bon et doux jeune homme, hier encore attaché au cabinet de garde des sceaux, et qu'on a nommé dans cette ville proche de la capitale pour qu'il y commençât une carrière pacifique et protégée, se trouve devant cette énigme monstrueuse. Le vol n'est pas le mobile du crime ? Au contraire, le vol est le mobile du crime. Mais c'est un vol inimaginable, et tel qu'aucun magistrat n'en rencontre jamais.

Mais pourquoi est-on venu voler une jambe ? Et la jambe de cette vieille dame pacifique ?

Le juge essaya de réduire ce problème à sa plus simple expression.

LA GUERRE EN CARTES POSTALES



L'Allemagne a la colique pour avoir mangé des fruits de ce pommier qui ressemble à Guillaume II : ces fruits portent ces inscriptions : militarisme prussien, kultur, sang et fer, brutalité, chiffons de papier, etc... (D'après le Daily Graphic)

Plus d'Allemands parmi les couturiers

Après les académies des lettres et des sciences, voici que l'académie des élégances — le syndicat des couturiers — vient de prendre la résolution d'exclure de son sein toute maison possédant des attaches allemandes.

Avant entendu parler d'une importante réunion plénière où des décisions intéressantes allaient être prises, le vœux (puisque nul profane n'est admis dans le temple) connaître du moins, le jour même, les résultats de cette assemblée extraordinaire.

Un membre influent du syndicat, qui j'eus la bonne fortune de rencontrer, voulut bien me renseigner et m'annoncer la dissolution de la chambre syndicale.

Car, à l'heure actuelle, c'est chose faite : le syndicat de la couture a vécu ! Et, sur des bases nouvelles, va se fonder le syndicat de la couture parisienne.

L'addition de cet adjectif est tout un programme et vous devinez aisément que, dans ce groupe neuf, aucune maison suspecte ne sera acceptée.

On ne se laissera pas duper par les étiquettes bien françaises derrière lesquelles se dissimulent des capitaux de Berlin ou de Vienne... Et, par contre, si quelque nom à destination barbare est admis parmi les nôtres, ce sera, croyez-le bien, après minutieuse enquête et après preuve absolue qu'il s'agit d'un véritable Français et non d'un naturalisé plus ou moins récent...

Nous ne voulons plus compter parmi nous que des maisons où se fait sentir une inspiration bien française et où les capitaux sont français ou appartiennent à des membres des nations amies. Et c'est avec une joie véritable que nous aussi, nous « bouterons » les Boches hors de chez nous.

Et puisque vous me demandez ce que fut notre comité, sachez que nous y avons appris des choses extraordinaires.

Il est de nos clients d'Amérique qui nous écrivent qu'ils hésitent à venir en France parce qu'on leur répète chez eux, sur tous les tons, qu'un voyage à Paris est inutile, que les couturiers ont tous clos leurs portes, qu'ils ne préparent aucune collection et qu'il n'y aura pas de mode, en France, la saison prochaine !

Certains ajoutent même qu'on les entrave en leur soulevant de nombreuses difficultés pour l'obtention de leur passeport...

Voyez si les manœuvres des Germains sont lenaces et puissantes là-bas. Nous savons, certes, depuis longtemps, que notre renom de goût indiscutable excitait leur envie, mais la campagne acharnée qu'ils mènent en ce moment de l'autre côté de l'Atlantique nous donne un aperçu tout spécial de leurs convoitises. C'est une publicité intense et méthodique qu'ils ont entreprise pour faire croire à notre inaction.

Et leur force persuasive est si grande qu'un commissionnaire américain informe l'un de nous que c'est le consul de France, lui-même, qui lui a déconseillé de venir à Paris en lui affirmant qu'il ne s'y crée pas de mode en ce moment !

Cela n'est-il pas plus « kolossal » que tout ! C'est pourquoi c'est un véritable devoir de crier très haut pour réduire à néant ce mensonge intéressé. Dites bien que toutes nos maisons sont ouvertes : que nos ateliers fonctionnent et que nous aurons tous, pour la saison prochaine, une collection où chacun de nous mettra le meilleur de lui-même.

Ce sera notre façon, à nous, de vaincre les Allemands, de maintenir haut le renom de la France en lui gardant, durant ces heures de lutte, son rang d'arbitre des élégances mondiales, et de donner, à des milliers d'ouvriers et d'ouvrières, le moyen de conserver leur gagne-pain.

JAVOTTE.

Je demande à mes aimables lectrices, et principalement aux ouvrières nombreuses qui m'ont écrit, de me donner une adresse afin qu'il me soit possible de leur écrire pour leur fournir les explications qu'elles souhaitent.

pecta les meubles. Aucun d'eux n'avait été ouvert. Dans une petite commode Louis XV, en bois de rose marqueté de fleurs, on trouva un coffret à bijoux.

Le juge domestique savait où Mme Dalavino mettait le coffret.

Le juge, donc, put ouvrir le coffret. Il y trouva un collier de grosses perles, des bracelets et des bagues, que l'assassin avait délibérément négligés. Au reste, il n'était pas besoin d'être grand clerc en matière criminelle pour reconnaître que le vol, comme on dit, n'était pas « le mobile du crime ». Un voleur ne songerait qu'à satisfaire sa cupidité sans entrer pendant le sommeil de Mme Dalavino et eût emporté le coffret sans avoir d'autre souci que de s'enfuir promptement. Et si la vieille dame était réveillée, il l'aurait tuée, sans doute, mais par un procédé simple et sommaire : un couteau au casse-tête. Il n'aurait pas songé à couper la jambe, à entreprendre cette longue boucherie chirurgicale...

Au reste, ce qui marquait cette affaire, ce qui lui donnait la plus effrayante originalité, c'était la disparition de la jambe coupée.

On était venu pour prendre cette jambe vivante, et non de l'or ou des bijoux, et toute cette fortune qui dormait dans un coffret.

Et le pauvre petit juge, bon et doux jeune homme, hier encore attaché au cabinet de garde des sceaux, et qu'on a nommé dans cette ville proche de la capitale pour qu'il y commençât une carrière pacifique et protégée, se trouve devant cette énigme monstrueuse. Le vol n'est pas le mobile du crime ? Au contraire, le vol est le mobile du crime. Mais c'est un vol inimaginable, et tel qu'aucun magistrat n'en rencontre jamais.

Mais pourquoi est-on venu voler une jambe ? Et la jambe de cette vieille dame pacifique ?

Le juge essaya de réduire ce problème à sa plus simple expression.

A TRAVERS PARIS

Double asphyxie. — Toujours exact à son travail, Georges Poyer, trent-six ans, écrivain, marié et père d'une fillette, quittait tous les matins son domicile, 104, rue des Orfèvres, pour se rendre à l'ouvrage.

Hier, cependant, le concierge, attentif, ne le vit pas descendre. Sept heures, huit heures sonnèrent, et le cimetière ne passait toujours pas.

Justement alarmé, le gardien du logis monta vite à l'appartement. Il frappa. A travers la porte des râles se faisaient entendre. Un gardien de la paix, habillant l'immeuble, fut prévenu. On enfonça la porte.

M. Siron, commissaire de police, appelé, constata alors que les époux Poyer avaient subi un commencement d'asphyxie, occasionnée par les émanations d'un poêle, placé au milieu de la chambre.

Vite, on transporta le cimetière, sa femme, Léonie, et le bébé, à l'hôpital Saint-Anthoine, où des soins énergiques leur furent prodigués.

Lour état n'est pas grave, et M. Siron a ouvert une enquête pour établir les causes de cet accident.

Avant bu un bouillon, il prend le panier à salade. — Alors qu'il venait d'atteindre sa majorité, le garçon de restaurant Pierre Chauvière entra en possession d'une dizaine de mille francs.

— Enfin ! pensa-t-il, je ne vais plus servir chez les autres !

Estimant que cette somme n'était pas tout à fait suffisante pour créer un « bouillon » populaire, Chauvière se rendit, à cette époque, sur les champs de courses pour faire fructifier son petit héritage, et il ne tarda pas, bien entendu, à « craquer » lamentablement.

Il reprit néanmoins le tablier, sans toutefois désespérer de voir un jour son rêve se réaliser. Il prit même ses précautions pour se « refaire ».

Tous les soirs, en quittant le restaurant où il était employé, il avait soin d'emporter soit un couteau, soit une cuiller, soit une fourchette.

Un jour, il lui arriva d'être sans place. Il n'en fréquenta pas moins le restaurant comme client et il continua à faire main basse sur tout ce qui lui tombait sous la main.

Chauvière ne respectait guère que les assiettes, difficiles à emporter.

Ma's tout à une fin.

L'indolent garçon de restaurant fut pris en flagrant délit de vol dans un restaurant de la rue Poissonnière et le patron le conduisit au commissariat du quartier Bonne-Nouvelle.

Une perquisition opérée rue Sedaine, au domicile de Chauvière, amena la découverte de cent quatre-vingt deux couteaux, cent cinquante-trois fourchettes, quatre-vingt-neuf cuillers à café, cent douze à potage et cinq petites théières.

Chauvière a été envoyé au Dépôt.

FAITS-DIVERS

ACCIDENTS. — En allant hier, une lampe à l'extrémité du ponton de la Concorde, qui de la Conférence, le pontonnier Baffet, cinquante-cinq ans, élissa et tomba à l'eau. C'est en vain que l'autorité maritime, aidée de deux fusiliers marins, essaya de le retirer vivant.

Par suite d'un déraillement à l'alignement, rue de Belleville, la circulation du funiculaire fut interrompue hier, entre 14 h. 35 et 16 heures. Personne ne fut blessé.

Une automobile, conduite par un soldat qui a pris la fuite, renversa hier, boulevard Brune, Mme Halonchevitz Lazarette, soixante-deux ans, blanchisseuse, 6, impasse du Tir à Malakoff. L'infortunée mourut à l'hôpital Broca.

ELLE VEND SES FOURRURES

MILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS LA MANUFACTURE DE FOURRURES

66, Boulevard de Sébastopol, Paris. Soldes de grand rabais. Vêtements astrakan, loutres, etc. Skunk, renards, hermines, opossums et quantités de fourrures déclassées. Ouvert dimanches et fêtes. — Catalogue franco.

LES PARISIENS A BORDEAUX

Ce que les Parisiens qui ont suivi le Gouvernement ont trouvé de meilleur à Bordeaux, c'est le Kina-Lid. Depuis leur arrivée, la consommation de cet excellent quinquina au Sauternes a plus que doublé, ce qui s'explique, cet apéritif se vendant à Paris dans tous les établissements.

Paris va venir, et alors nous reverrons encore en face de nous l'agent Salmon, et il voudra savoir, interroger et raser, enfin. C'est encore un buffle qui se croira obligé de foncer. Partons !

Mais allons-nous laisser seule ici Mlle Dalavino ?

Dallon va rester près d'elle. Nous, partons, avec le Jim bayard.

Mais Salmon, en le voyant, se doutera tout aussi bien...

— Discutez pas, Vallorbe, Dallon est fiancé avec la jeune miss Dunc...

— Bien. Je vous suis.

Et nous rentrons à Blanchettes-Tourtelles en compagnie de Jim Bedoe. Jim Bedoe ne monte pas, cette fois, à côté du chauffeur.

Il était écorché, et boudait visiblement. Si visiblement qu'Iggy dut le remarquer.

— Qu'est-ce que vous avez encore, vieux garçon, dit-il.

— Monsieur, dit Jim Bedoe, la nature ne m'a point disposé pour faire office de concierge. Je n'ai point la station devant une porte. En outre, une curiosité invincible m'incite à rechercher les spectacles, fussent-ils les plus sanglants. Je suis donc extrêmement vexé, et dirai-je, affligé d'avoir été contraint de rester au dehors de la maison.

J'ajoute que Mme Dalavino, lorsque j'eus récemment l'honneur de la voir, avait bien voulu me montrer quelque sympathie. Il était normal que je rendisse quelques devours à sa dépouille. Je ne suis pas un Turc, monsieur, ma sensibilité est froissée.

Iggy hausse les épaules.

— Vous dites souvent : j'aime le combat. N'est-ce pas, vieux garçon.

— En effet, monsieur.

— Eh bien, il pouvait y avoir combat hors de la maison.

(A suivre.) R. BURES et J. FERIAN

FEUILLETON DU « MATIN » DU 24 DÉCEMBRE 1914

IGGINS AND C^o

LE SECRET DU CRANE

GRAND ROMAN INÉDIT

DEUXIÈME PARTIE

XV

OU M^{lle} DALAVINO EST ATTEINTE À SON TOUR PAR L'INFLUENCE FATALE DU CRANE

(Suite)

— Voici, dit Mlle Dalavino avec agitation, il est venu, en effet, vers quatre heures, à peu près. Il a fait passer par le valet de chambre cette feuille de papier. Et maintenant, naturellement, sans la faire attendre. Quand il a été auprès d'elle, il lui a demandé quelques précisions sur le secret, ce fameux secret dont elle vous a parlé en plaisantant. Il a dit que vous désiriez beaucoup qu'elle recherchât dans sa mémoire tous les détails, fût-ce les plus petits.

— Well ! Et elle a donné des détails, vous voyez ?

— Nullement. Elle ne savait rien de plus que ce qu'elle vous avait dit. Il l'a insisté, m'a-t-elle dit, pendant plus d'un quart d'heure. Elle ne comprenait pas pourquoi.

— M. Iggyins devrait bien se rendre compte que je lui aurais dit tout ce que je savais sans qu'il eût besoin de me pousser. Du moment où il s'agit de préserver Jacques Dallon...

— M. Iggyins, cependant, accompagna les magis-

